

Dhamma Sāmi

La vie de Bouddha racontée aux enfants



dhammadāna

Dhamma Sāmi
La vie de Bouddha
racontée aux enfants



dhammadāna

Version 1, mars 2007 – Ce livre est sous licence "Creative Commons"

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/2.0/fr/>

Qui est Bouddha ?

Avant de découvrir la passionnante existence que Bouddha a vécue, il est bien de savoir qui c'est et pourquoi il est si respecté...

Ce que Bouddha était

Contrairement à ce que beaucoup de gens croient, Bouddha n'est pas un dieu, ni un esprit, ni un être magique. C'était un être humain, comme toi, qui a vécu il y a 2500 ans en arrière. La différence avec les autres humains, c'est ce qu'il a réussi à découvrir et à partager avec tout le monde. Ce qu'il a découvert, c'est la plus merveilleuse, la plus importante et la plus souhaitable des choses. Pour en arriver là, il a passé énormément de temps (pendant un très grand nombre de vies, dit-on) à s'efforcer de perfectionner toutes les qualités, comme la patience, la générosité ou la bienveillance.

Ce que Bouddha a découvert

Mais quelle est cette chose que Bouddha a découverte et qui est la raison d'être de ce qu'on appelle le « Bouddhisme » ? C'est le moyen d'arrêter la souffrance, complètement et pour toujours. Car le vrai bonheur, ça n'est pas d'avoir tout ce qui nous plaît, mais c'est juste de ne plus rien éprouver de désagréable. Parce que même si on avait le monde à ses pieds et qu'on possédait tout, au bout de quelques jours, on finirait inévitablement par trouver qu'il manque encore quelque chose, ou que ceci ou cela ne va pas comme on veut. On pourrait aussi être malheureux à cause d'une maladie ou de n'importe quelle autre sorte de problème.

C'est pour ça que la chose la plus importante dans la vie, c'est d'arriver à la Paix, c'est-à-dire à ne plus jamais connaître de souffrance. Ce que Bouddha a découvert et a enseigné aux autres, c'est la manière d'arriver à cette Paix. Et pour ça, c'est à chacun de faire ce qu'il faut pour. Tout l'enseignement de Bouddha (qu'on appelle des fois « Bouddhisme »

ou « *dhamma* ») sert à nous montrer comment il faut faire.

Pour résumer, il s'agit d'avoir une manière de vivre honnête et respectueuse, et tout le temps (à la maison, à l'école, ou ailleurs), éviter de faire des choses malsaines et négatives, essayer de faire des choses saines et positives, réfléchir sur les avantages et les inconvénients de toutes sortes de choses, développer des qualités (par exemple : être généreux, être attentionné, respecter les autres), etc.

La Paix pour tout le monde

Avant Bouddha, personne ne savait comment faire pour arriver à la véritable Paix, où il ne reste plus le moindre malheur. Tous ceux qui suivent correctement son enseignement finissent par obtenir cette Paix, qui est le bonheur parfait, parce que la racine de tous les problèmes a été détruite pour toujours. C'est pour ça que Bouddha est si respecté aujourd'hui encore.

Dans les petites histoires qui suivent, tu vas connaître quelle vie a eu Bouddha, comment il a découvert cette « voie qui mène à la Paix » et

La vie de Bouddha racontée aux enfants

comment il s'est organisé pour l'enseigner aux autres...

Bonne lecture !

La naissance du futur Bouddha

Le rêve de la reine

Il était une fois, dans le royaume de Kapilavatthu, en Inde ancienne, un roi qui s'appelait Sudodhana. Il épousa une belle princesse qui s'appelait Sirimamaya. Le roi et son épouse étaient si bienveillants et si bienfaisants que tout le monde les aimait dans le royaume.

Une nuit, la reine fait un rêve extraordinaire...

Quatre *deva* (des êtres qui vivent dans une sphère d'existence supérieure) soulèvent son lit et la transportent ainsi dans une forêt, dans laquelle ils posent le lit sur une grande pierre plate, à l'ombre d'un bel arbre en fleurs. Ensuite, les *deva* la lavent et lui mettent de magnifiques habits et de splendides fleurs, avec des parfums exquis. Ils la déposent sur une maison en or. Un éléphant d'un blanc éclatant s'approche, se fait tout petit et entre

dans la reine par le côté de son ventre. Le rêve se termine comme cela.

Quand la reine raconte son rêve au roi, il en demande la signification aux astrologues de la cour, qui donnent tous la même réponse :

« La reine Sirímahámáyá a été choisie pour donner naissance à un être qui a des *páramí* (maturité sur la voie de la sagesse) complètes, un être très grand, un être très noble. »

Le roi et la reine sont réjouis par les paroles des astrologues. Pour partager leur joie, ils organisent un grand repas où tout le monde est invité, les riches comme les pauvres. Ils offrent aussi du tissu à ceux qui en ont besoin pour se faire des vêtements.

La naissance

Six mois après son rêve, la reine Sirímahámáyá a le désir d'aller à Devadaha, le royaume de ses parents. Le roi organise alors son voyage, en s'assurant qu'elle soit bien protégée et installée dans un palanquin (cabine transportée à bras d'hommes) magnifiquement décoré.

Sur le trajet, le cortège de la reine passe devant le bois de Lumbini, au pied de l'Himalaya (la plus grande montagne du monde). Ce bois est splendide, riche en fleurs très parfumées où les abeilles se régalaient. Il y a aussi des oiseaux de toutes les couleurs qui planent au-dessus de saules (arbres aux branches fines et tombantes). Comme l'endroit lui plaît, la reine ordonne que le cortège s'y arrête, pour faire une pause dans la fraîcheur du bois.

Alors que la reine profite d'un agréable repos sous un Sal (arbre d'Asie du Sud), son enfant naît. C'est lui qui, une fois grand, deviendra Bouddha.

Aussitôt, le bébé se met à marcher. Il fait sept pas en direction de l'Est. En restant debout, il dit :

« Je suis le plus noble dans cet univers.
Je suis le plus grand dans cet univers.
Je suis le plus digne d'éloges dans cet univers.
Je ne renaîtrai plus dans ce monde.
Je ne renaîtrai pas non plus dans un autre monde. »

La lecture des mains par l'ermite

Quelques temps plus tard, un ermite très doué en astrologie observe les mains du futur Bouddha et dit :

« Cet enfant est sûrement le futur Bouddha ».

Cette nouvelle met la joie dans le cœur de tout le monde. Ravi, l'ermite se met à rire. Ensuite, il pleure, son visage est marqué par une grande tristesse. Le roi lui demande pourquoi il rit, puis pourquoi après il pleure.

L'ermite explique au roi :

« D'abord, j'ai eu un rire de joie en pensant qu'il y aura de très nombreuses personnes qui vont se libérer pour toujours de la souffrance grâce à l'enseignement du futur Bouddha. Ensuite, j'ai pleuré parce que j'ai pris conscience que comme je suis très vieux, je ne serai plus de ce monde quand le futur Bouddha sera grand et enseignera le *dhamma* (l'enseignement de la réalité). »

Les huit brahmanes astrologues

Cinq jours après la naissance du futur Bouddha, le roi fait venir huit brahmanes astrologues très réputés. Après avoir étudié en détail les lignes de la main du bébé, les sept brahmanes les plus anciens sont d'accord sur le même point. Ils donnent leur avis au roi :

« Il y a deux possibilités. Quand ce bébé sera grand, s'il continue de vivre dans la société, il sera un roi très puissant et dominera le monde entier. S'il devient renonçant (quelqu'un qui renonce à la vie en société pour se consacrer à la méditation), il deviendra un bouddha pleinement éveillé. »

Le plus jeune des astrologues, quant à lui, ne voit qu'une seule possibilité :

« Cet enfant est le futur Bouddha ».

Très surpris par ces prédictions, le roi leur demande :

« Comment est-il possible que mon fils se lasse de la vie de prince, quitte le palais pour aller vivre dans la forêt sans rien ? C'est aberrant ! »

Le plus jeune des astrologues lui répond :

« Cet enfant a des *páramí* (maturité de la sagesse, qui se développe au fil des vies) complètes, il n'a plus aucun attachement aux sensations. Quand il rencontrera les 4 grands signes – le vieillard, le malade, le mort et le renonçant –, il quittera le palais pour vivre comme un ascète (personne qui se contente du strict minimum pour mieux développer la méditation), jusqu'à devenir un bouddha. »

Le roi n'apprécie pas du tout l'idée que son fils pourrait devenir un renonçant. La seule chose qui puisse le satisfaire, c'est qu'il devienne le plus puissant des rois. Il décide donc de retenir son fils à l'intérieur du palais, en veillant à le préserver du moindre contact extérieur, afin qu'il ne rencontre pas les 4 grands signes. Pour s'en assurer, il fait rechercher tous ceux qui correspondent à ces signes et les fait mettre en dehors d'une si vaste zone autour du palais qu'on ne peut même pas entendre

le meuglement d'une vache qui se trouve à l'extérieur.

Le futur Bouddha, encore bébé, prend le nom de Siddhattha.

Une nouvelle maman

Sept jours après la naissance du prince Siddhattha, sa mère, la reine Sirímahámáyá, meurt. C'est alors sa tante qui s'occupe du jeune prince, comme s'il était son propre enfant. Elle s'appelle Mahápajápati Gotamí. Elle peut l'allaiter elle-même, car peu après, elle donne naissance à un petit garçon, qui portera le nom de Nanda.

L'enfance du prince Siddhattha

La première méditation

Quand le jeune prince avait un mois, le roi Sudodhdhana s'est rendu dans les champs pour labourer lui-même, une matinée entière, sans relâcher ses efforts. Les paysans et les gens d'autres castes (catégories sociales : mendiants, commerçants, etc.) le regardent avec admiration. Il s'agit d'une grande tradition annuelle. D'après cette tradition, les gens pensent que si le roi laboure lui-même un champ, les prochaines récoltes seront abondantes dans tout le royaume.

Pendant que le roi travaille la terre, le jeune Siddhattha est installé à l'ombre d'un arbre à baies. Les femmes chargées de surveiller le bébé finissent par l'oublier complètement, tant elles sont curieuses d'observer la démonstration de labourage du roi. Le jeune prince se retrouve donc seul pendant toute la matinée. Il se redresse en position

assise, et se met naturellement à méditer, en se concentrant sur la sensation de l'air qui entre et qui sort par le nez. Rapidement, il parvient à un grand stade de concentration.

La construction des trois palais

Quand le prince atteint l'âge de seize ans, son père fait construire pour lui trois somptueux palais. Il y en a un pour chacune des trois saisons asiatiques. Un pour la saison des pluies, un pour la saison fraîche, et un autre pour la saison chaude.

Chacun de ces trois palais est entièrement recouvert d'or. Le roi veille avec beaucoup de soins à donner à son fils le meilleur. Le jeune Siddhattha obtient alors les meilleures choses pour satisfaire les plaisirs des cinq sens. Les plus belles décorations et des spectacles de danse magnifiques pour le plaisir des yeux. Les musiques les plus mélodieuses pour le plaisir des oreilles. Les repas les plus raffinés et les boissons les plus exquis pour le plaisir du goût. Les fleurs et les encens les

mieux parfumés pour le plaisir du nez. Les massages les plus délicats pour le plaisir du corps.

En réfléchissant, le roi se dit que si son fils se marie, il ne renoncerait pas et resterait au palais, devenant le plus grand des rois, et que lui-même aurait alors l'honneur d'être le père du plus grand des rois. Dans ce but, il décide de marier son fils.

La demande de la main de la fille du roi Subbabuddha

Le roi Sudoddhana demande pour son fils la main de la fille du roi Subbabuddha. Ce dernier répond :

« Le prince Siddhattha n'a aucun savoir, on ne lui a jamais rien enseigné, son père ne lui a rien appris. C'est un bel homme, mais rien de plus. Il est donc inutile ; une telle personne ne mérite pas ma fille. »

Le roi Sudoddhana parle de ce refus avec son fils Siddhattha, qui dit alors :

« Je n'ai pas besoin d'apprendre quoi que ce soit, je possède déjà toutes les connaissances. Qu'est-ce que tu veux que je te montre ?

— Le tir à l'arc ! »

Le roi a répondu sans hésitation, il sait très bien que le tir à l'arc est la chose la plus difficile. C'est aussi ce qui représente le mieux la puissance et l'habileté pour un prince qui en a une bonne maîtrise.

Les capacités du prince Siddhattha

Afin de prouver ses capacités à son père, le prince Siddhattha se tient debout sans la moindre protection, et ordonne à quatre archers (professionnels du tir à l'arc) de se placer autour de lui et de tirer sur lui une flèche chacun, tous en même temps. Alors que les quatre flèches sont lâchées simultanément à très grande vitesse sur le prince, il les esquive d'un geste sûr et gracieux. Dans le même élan, il renvoie les quatre flèches au centre du bouclier de chacun des quatre archers.

Ensuite, le prince Siddhattha accomplit encore beaucoup d'autres exploits. Entre autres, il monte sur des éléphants et des chevaux, tout en faisant

des figures très difficiles et très spectaculaires. Il montre ses talents de lancer au couteau, tout aussi surprenants. À chaque fois, tout le monde applaudit et crie d'admiration, ce qui donne au palais tout entier un air de grande fête. Comme le prince fait connaître ses capacités exemplaires dans tous les domaines, il obtient une grande célébrité.

Le mariage du prince Siddhattha avec la princesse Yasodhará

Maintenant, le roi Subbabuddha est heureux et fier de donner la main de sa fille au prince. Il l'envoie au palais de Kapilavatthu. Peu avant le mariage, de nombreux cadeaux sont offerts au palais. En plus de cadeaux, beaucoup de personnes de haute caste (division des gens par groupe social) envoient aussi leur fille, en espérant que le jeune prince la choisira pour épouse.

Le jour du mariage, il choisit néanmoins la princesse Yasodhará. On dit qu'elle est aussi exquise que l'or. Toutes les filles qui s'occupaient de

la princesse quand qu'elle vivait encore dans le palais de son père l'ont suivie au palais du prince Siddhattha.

Dès son mariage, le jeune prince vit avec la princesse Yasodhará dans le bonheur, le confort et le luxe.

Les 4 grands signes

Le vieillard

Un jour, quand le prince Siddhattha avait vingt-huit ans, il est sorti du palais pour se rendre dans le magnifique jardin royal de Kapilavatthu. Le char qui le transporte alors est tiré par quatre chevaux. La princesse l'accompagne, ainsi que le cocher (celui qui dirige les chevaux), des soldats et quelques personnes de la cour. Juste en arrivant devant le jardin royal, le prince voit le premier des quatre grands signes : un vieillard. Il tremble en se tenant sur sa canne. Durant toute sa vie, le prince, n'a vu que des jeunes personnes. Il est très surpris, et même choqué. Il en parle avec le cocher :

« Cet homme n'est pas comme les autres. Il n'a plus de dents, ses cheveux sont tout blancs, sa peau est fripée, complètement ridée, son dos est tout courbé. On dirait qu'il n'a plus que la peau sur les os, et il tremble. Qui est-ce ?

— C'est un vieillard. Une personne devenue très âgée.

— Auparavant, je n'ai vu de personnes comme lui, et je n'en ai jamais entendu parler, non plus. Comment se fait-il qu'il soit comme ça ? Expliquez-moi !

— Quand on vit pendant longtemps, quand le temps passe, on finit par devenir comme cela, tout le corps dépérit.

— Moi aussi, je vais inévitablement devenir comme ça, un jour ?

— Tous les êtres vieillissent de cette façon. Quand on a un corps, on finit inévitablement par connaître la vieillesse.

— Je peux donc moi aussi connaître la vieillesse. Je suis tellement bouleversé que ne veux plus aller au jardin. Faites demi-tour et rentrons au palais ! »

Avoir vu le premier des quatre grands signes donne au jeune prince une grande prise de conscience. Il est épouvanté en pensant qu'il ne restera pas jeune indéfiniment. Le roi est étonné de voir le char du prince revenir si vite au palais. Il questionne le cocher :

« Comment se fait-il que vous n'êtes pas restés au jardin royal ?

— Le prince n'a même pas voulu y entrer tellement qu'il est bouleversé, Sire.

— Qu'est-ce qui a pu le bouleverser à ce point ?

— Il a vu un vieillard, Sire. »

Le roi comprend aussitôt ce que son fils a dû ressentir en voyant cela. Il s'inquiète, car il pense qu'un autre jour, son fils risque de découvrir les trois autres signes. Pour cette raison, il fait mettre les personnes qui correspondent à ces trois autres signes en dehors d'une zone qui s'étend deux fois plus loin qu'avant. En plus de cela, le roi fait donner encore plus de réjouissances et de distractions pour le prince. Ainsi, il pense que son fils oubliera la vision choquante qu'il a eue.

Le malade

Quatre mois plus tard, comme le prince Siddhattha a de nouveau le désir d'aller au jardin royal, les gens de la cour préparent le char. Juste avant d'entrer dans le jardin, le prince voit le deuxième des quatre grands signes : un malade. Il n'a même

pas la force de bouger, son corps est recouvert de pustules. Durant toute sa vie, le prince, n'a vu que des personnes en bonne santé. Il est très surpris, et même choqué. Il en parle avec le cocher :

« Cet homme n'est pas comme les autres. Ses yeux sont ternes et à peine entrouverts. Il gémit comme s'il ressentait sans arrêt de la douleur. On dirait qu'il est complètement faible. Qui est-ce ?

— C'est un malade. C'est une personne qui a une maladie.

— Auparavant, je n'ai jamais vu de personnes comme lui, et je n'en ai jamais entendu parler, non plus. Comment se fait-il qu'il soit comme ça ? Expliquez-moi !

— Le corps de cet homme est affecté par une maladie, c'est-à-dire un problème de santé. Il existe de nombreuses maladies.

— Moi aussi, je vais inévitablement connaître ça, un jour ?

— Tous les êtres attrapent des maladies, un jour ou l'autre. Personne ne peut y échapper, personne ne peut rester toujours en parfaite

santé. Quand on a un corps, on peut avoir des souffrances physiques diverses.

— Je peux donc moi aussi connaître la maladie. Je suis tellement bouleversé que ne veux plus aller au jardin. Faites demi-tour et rentrons au palais ! »

Avoir vu le deuxième des quatre grands signes donne au jeune prince une grande prise de conscience. Il est accablé en pensant qu'il ne restera pas en bonne santé indéfiniment. Le roi est étonné de voir le char du prince revenir si vite au palais. Il questionne le cocher :

« Comment se fait-il que vous n'êtes pas restés au jardin royal ?

— Le prince n'a même pas voulu y entrer tellement qu'il est bouleversé, Sire.

— Qu'est-ce qui a pu le bouleverser à ce point ?

— Il a vu un malade, Sire. »

Le roi comprend aussitôt ce que son fils a dû ressentir en voyant cela. Il s'inquiète, car il pense qu'un autre jour, son fils risque de découvrir les deux autres signes. Pour cette raison, il fait mettre les personnes qui correspondent à ces deux autres

signes en dehors d'une zone qui s'étend trois fois plus loin qu'avant. En plus de cela, le roi fait donner encore plus de réjouissances et de distractions pour le prince. Ainsi, il pense que son fils oubliera la vision choquante qu'il a eue.

Le mort

Quatre mois plus tard, le prince Siddhattha souhaite encore aller au jardin royal. Juste avant d'entrer dans le jardin, le prince voit le troisième des quatre grands signes : un mort. Autour de lui, un groupe de gens est en train de préparer la cérémonie funéraire. Durant toute sa vie, le prince, n'a vu que des personnes en vie, et il était convaincu que tout le monde vivait éternellement. Il est très surpris, et même choqué. Il en parle avec le cocher :

« Que font ces gens ?

— Ils préparent un palanquin pour transporter un mort.

— Auparavant, je n'ai jamais vu de mort, et n'en ai jamais entendu parler, non plus. Emmenez-moi voir cette personne morte ! »

Le cocher avance le char, et le prince en descend, puis s'approche du mort pour l'observer de près. Le cadavre a la peau blanchâtre, d'un aspect lugubre, il commence déjà à se décomposer. Le prince est très surpris de voir qu'un être humain puisse devenir aussi répugnant. Il interroge le cocher :

« Comment expliquez-vous la mort ?

— Quand on devient mort, on ne revoit plus jamais sa famille, ni ses amis.

— Moi aussi, je serai mort, un jour ? Est-ce que je vais inévitablement connaître la mort ? Moi aussi, un jour, je ne reverrai plus jamais ma famille, ni mes amis ? (Le prince ne savait pas que sa mère était morte, car le jour de son décès, il n'avait que sept jours, et depuis, on lui a toujours laissé croire que sa tante était sa vraie mère).

— Tous les êtres de l'univers connaîtront la mort. Le corps tout le monde finit par mourir et dépérir de cette façon. Vous aussi, un jour vous serez mort, et alors, vous ne reverrez plus votre famille, ni vos amis.

— Je peux donc moi aussi connaître la mort. Je suis tellement bouleversé que ne veux plus aller

au jardin. Faites demi-tour et rentrons au palais ! »

Avoir vu le troisième des quatre grands signes donne au jeune prince une grande prise de conscience. Il est effrayé en pensant qu'il ne restera pas tout le temps vivant. Le roi est étonné de voir le char du prince revenir si vite au palais. Il questionne le cocher :

« Comment se fait-il que vous n'êtes pas restés au jardin royal ?

— Le prince n'a même pas voulu y entrer tellement qu'il est bouleversé, Sire.

— Qu'a-t-il bien pu le bouleverser à ce point ?

— Il a vu un mort, Sire. »

Le roi comprend aussitôt ce que son fils a dû ressentir en voyant cela. Il s'inquiète, car il pense qu'un autre jour, son fils risque de découvrir le dernier des quatre signes. Pour cette raison, il fait mettre les personnes qui correspondent à ce signe en dehors d'une zone qui s'étend quatre fois plus loin qu'avant. En plus de cela, le roi fait donner encore plus de réjouissances et de distractions pour le prince. Ainsi, il pense que son fils oubliera la

vision choquante qu'il a eue. Néanmoins, le jeune prince veut rester seul dans sa chambre, parce qu'il est trop choqué par ce qu'il a vu. Tout seul, il songe :

« Ainsi, dans le monde, tous les êtres doivent mourir un jour ou l'autre. Personne n'a découvert comment éviter ça. Il doit bien y avoir un moyen d'y arriver. Je dois trouver la solution et en faire profiter à tout le monde ! »

Le renonçant

Quatre mois plus tard, comme le prince Siddhattha a de nouveau le désir d'aller au jardin royal, les gens de la cour préparent le char. Juste avant d'entrer dans le jardin, le prince voit le dernier des quatre grands signes : un renonçant. Il a le crâne et le menton rasés, et il est habillé d'un simple tissu (couleur de terre). Il est assis et immobile, et s'entraîne à développer la concentration. Durant toute sa vie, le prince, n'a vu que des personnes occupées à diverses activités. Il est surpris, et intrigué. Il en parle avec le cocher :

« Ce personnage n'est pas comme les autres. Il a l'air noble et serein. Il n'a pas de cheveux, ni de barbe. L'habit qu'il porte n'est pas comme celui des autres non plus. Qui est-il ?

— C'est un renonçant.

— C'est quoi, un renonçant ?

— C'est une personne qui s'entraîne pour essayer de se libérer de la vieillesse, de la maladie et de la mort. Sa générosité est sans limite. Il s'entraîne sans relâche au développement d'une conduite parfaite. Il ne consacre sa vie qu'à cela, il porte sur lui ce simple tissu. Il renonce à tous les plaisirs de la vie laïque. Une personne comme lui est appelée un renonçant. Un renonçant, c'est une personne qui est proche du *dhamma* (connaissance juste de la réalité), qui ne commet pas de faute, qui observe une conduite pure. Il sait que sa pratique est bonne. Il n'embête pas les autres, il prend toujours soin des autres, il ne veut que le bien pour tout le monde. Il comprend que c'est bien.

— J'ai beaucoup d'admiration pour des personnes comme ça, qui s'entraînent pour se

libérer de la vieillesse, de la maladie et de la mort.
Voilà une noble manière de vivre ! »

Comme le prince souhaite parler directement au renonçant, il s'approche de lui, et lui adresse les mêmes questions qu'il vient de poser au cocher. Le renonçant lui donne les mêmes réponses. Alors, le prince le félicite pour sa noble façon de vivre.

Très heureux, le prince entre dans le jardin royal. Il s'assoit à l'ombre d'un bosquet (groupe de quelques arbres), et savoure les délicieux parfums des fleurs, qui ont des couleurs aussi belles que le ciel d'un coucher de soleil. Le prince pense à la découverte qu'il vient de faire, il connaît alors le plus intense des bonheurs.

La naissance de Ráhulá

La princesse Yasodhará n'est pas venue au jardin cette fois-ci, car elle est enceinte. Le prince Siddhattha reste jusqu'à la fin de la journée dans le jardin royal, en profitant paisiblement de la beauté de l'endroit et de sa tranquillité. Pendant ce temps, son épouse met au monde un petit garçon. Un messenger est vite envoyé au jardin pour informer le

prince. Quand il apprend que son fils est né, le jeune prince se sent très triste. Il dit à voix haute :

« J'avais de l'attachement pour mon épouse, et à présent, ce problème est multiplié par deux. La naissance de mon fils est un attachement supplémentaire qui m'emprisonne encore plus. Le malheur que je ressens tout d'un coup est comme la lune qui se retrouve dans l'ombre d'une éclipse (quand la lune n'est plus lumineuse, parce que le soleil est caché de l'autre côté de la terre). »

Quelqu'un est allé répéter ces paroles au roi Sudoddhana. Il donne alors le nom de son petit-fils qui vient de naître. Il l'appelle Ráhulá, ce qui veut dire « éclipse de lune » en pali. Après avoir passé toute la journée dans le jardin, le prince Siddhattha rentre dans son palais, où a lieu une grande fête, organisée par le roi. Il a invité les meilleurs danseurs et les meilleurs chanteurs du royaume pour fêter la naissance de son petit-fils Ráhulá, mais surtout pour tenter de rendre le prince joyeux, car il n'est plus satisfait de son existence de prince. Le roi fait très attention au bonheur de son fils, parce qu'il veut qu'il devienne un très grand roi.

Les paroles de la princesse Kiságotamí

Sur le chemin du retour, un peu avant d'arriver au palais, le prince Siddhattha croise une jeune princesse, nommée Kiságotamí. Dès qu'elle voit le prince, elle lui dit :

« Oh ! Votre mère doit être comblée (remplie) de bonheur ! Votre père doit être comblé de bonheur ! Votre épouse doit être comblée de bonheur ! »

Quand il entend ça, le prince se dit :

« Ce n'est pas possible ! Comment est-ce que la mère, le père et l'épouse de quelqu'un qui a encore des impuretés mentales pourraient être comblés de bonheur ? Ce n'est qu'une fois qu'on a éliminé l'avidité (se sentir attiré), l'aversion (se sentir repoussé) et l'ignorance (ne pas comprendre la réalité) qu'il y a de quoi être comblé de bonheur. Ce n'est qu'une fois qu'on est libéré de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort qu'on peut vraiment connaître le bonheur. »

En suite, il prend une grande décision :

« Cette nuit, je vais partir dans la forêt à la recherche de la Paix, je vais tout faire pour me libérer de la naissance, de la vieillesse, de la maladie et de la mort. »

Le départ pour la forêt

L'écoeurement des plaisirs

En rentrant au palais, le prince Siddhattha s'installe tout de suite dans le salon principal, sans prendre la peine de monter dans la chambre où se trouvent la princesse et son bébé. Dans le salon, il s'allonge sur son vaste trône, abrité par une large ombrelle blanche. En face de lui et sur les côtés des belles jeunes femmes dansent, d'autres jouent des musiques agréables, d'autres encore, chantent des mélodies plaisantes. Toutes ces femmes sont richement vêtues, soigneusement coiffées et agréablement parfumées. À l'inverse des jours précédents, le prince n'éprouve plus le moindre plaisir à ces réjouissances. Il supporte de moins en moins les impuretés mentales, même quand elles sont très légères. Sans faire attention à la beauté du spectacle et de la musique, le prince s'endort. Quand les femmes présentes dans le salon le voient dormir, elles n'osent plus faire de bruit, pour ne pas

le déranger. Elles n'osent pas s'en aller, non plus, car personne ne leur a donné l'ordre de partir.

Comme le temps passe et que le prince dort toujours, tout le monde s'endort aussi sur place : les danseuses, les musiciennes, les serviteuses. Les corps étaient éparpillés en désordre, dans tout le salon. Il y a des femmes qui laissent pendre leur langue, qui ronflent, qui bavent, qui râlent, qui parlent pendant le sommeil, qui mâchonnent, qui gardent la bouche grande ouverte...

Après le milieu de la nuit, le prince se réveille. Quand il regarde autour de lui, il est dégoûté de voir ces belles femmes qui deviennent si laides une fois qu'elles sont endormies. Cette vision l'écoeure tellement que maintenant, il est complètement rassasié des impuretés mentales. Ces femmes allongées n'importe comment dans tous les coins lui fait penser à un charnier (cimetière sans tombes, où les morts sont laissés directement sur le sol) en désordre, où les cadavres sont entassés dans tous les sens. Le prince songe :

« Dire que je suis resté insouciant dans les plaisirs pendant vingt-huit ans ! »

Le départ du palais

Le prince Siddhattha décide alors de partir aussitôt pour la forêt. Il descend en bas du palais, où dort tranquillement Channa, son fidèle serviteur. Il dort toujours à demi éveillé devant l'entrée du palais, en prenant garde à ce que personne ne vienne déranger le prince pendant son sommeil. Le prince le réveille et lui ordonne d'aller préparer Kandaka. Kandaka, c'est le nom du cheval princier. Il a une intelligence exceptionnelle.

Comme le prince n'avait pas encore vu son fils, il voulait au moins le voir une fois avant de partir. Il monte donc dans la chambre où se trouve la princesse, et soulève le rideau du lit. En voyant son fils, qui dort paisiblement auprès de sa maman, il veut le prendre dans ses bras. Mais il pense que cela ne serait pas raisonnable : il risquerait de réveiller la princesse, il si tel était le cas, il ne pourrait plus partir pour la forêt. Il retient donc son désir et part sans avoir touché son fils. À ce moment-là, il pense :

« Je dois partir sans tarder. Quand j'aurai trouvé ce que je cherche, je reviendrai. Je pourrai alors voir mon fils, et revoir sa mère. »

En sortant, le prince s'approche de Kandaka (son cheval) et lui dit à l'oreille :

« Aide-moi à partir dans la forêt, pour que je puisse accomplir mon devoir ! Pour qu'ensuite je puisse montrer à tous les êtres comment casser la chaîne qui les retient prisonniers dans les plaisirs. »

Le prince monte sur son cheval, et Channa s'accroche à la queue du cheval, qui part au galop en direction de la forêt. Plus tard, ils arrivent devant une grande rivière, que le cheval traverse d'un seul bond. Le jeune Siddhattha descend de son cheval et demande à Channa :

« Comment s'appelle cette rivière ?

— Elle s'appelle Anomá (la rivière noble), prince.

— Cet endroit me semble très bien pour renoncer à mon statut de prince et prendre des habits de renonçant. »

Sans attendre, le futur Bouddha abandonne tous ses bijoux et toutes ses parures à Channa.

La coupe des cheveux

Avec son couteau, le jeune Siddhattha coupe d'un seul coup sa longue chevelure, et la lance vers le ciel, en disant :

« Puissent ces cheveux ne pas retomber sur terre si je devais devenir Bouddha (dans cette vie même) ».

Quand les cheveux sont encore en l'air, le *deva* (un être qui vit dans une sphère d'existence supérieure) les attrape. Ensuite, un être qui vit dans une sphère encore plus haute donne au jeune Siddhattha les huit affaires utiles pour un renonçant : trois tissus (pour s'habiller avec), un grand bol, une ceinture, une aiguille avec du fil, un filtre à eau et une lame (pour se raser la tête et la barbe). Le jeune renonçant abandonne alors ses vêtements de prince, et met aussitôt les tissus qui viennent de lui être donnés. Dès cet instant commence sa vie de renonçant. Il change de nom ; désormais, il s'appelle Gotama. Il dit à son fidèle serviteur :

« Channa, maintenant me voilà renonçant. Je vais partir seul dans la forêt. Rentrez au palais avec Kandaka.

— Noble renonçant, je veux rester tout le temps avec vous. Je peux devenir renonçant également.

— Non, Channa, vous devez retourner au palais, pour informer mon père et ma belle mère que je suis parti pour la forêt. »

En obéissant au renonçant, Channa et Kandaka se mettent en route. Quand Channa arrive devant le palais, il voit le roi, la reine, ainsi que tous les gens de la cour, qui attendent à l'extérieur. Ils sont tous très inquiets, en espérant le retour du prince. Channa leur raconte en détail le départ du prince pour la forêt. Tout le monde devient très triste et pleure quand Channa explique que le prince est devenu renonçant et qu'il a décidé de vivre dans la forêt.

Premier repas reçu avec le bol

Tout près de la rivière Anomá, se trouve une forêt de manguiers. Le renonçant Gotama entre dans cette forêt pour y trouver une place convenable pour sa vie de renonçant. Pour se nourrir, il mange les fruits qu'il trouve dans la forêt. Plus tard, il se

dirige vers le royaume de Rájágaha, où il arrive un mois plus tard.

Dès qu'il arrive dans la capitale du royaume, le jeune renonçant décide d'aller collecter son repas avec son bol, en attendant debout devant les habitations. Dans ce royaume, personne ne le connaît, mais il rayonne d'une si grande pureté et il paraît tellement noble que toutes les personnes qui le voient ont tout de suite beaucoup d'admiration pour lui. En très peu de temps, toute la ville se met à parler de lui, en disant que c'est un être extraordinaire, rayonnant comme la lumière.

Après sa collecte, le renonçant Gotama s'assoit à l'ombre de la montagne pour prendre son repas. Quand il ouvre le couvercle de son bol, il est tellement dégoûté qu'il a presque envie de vomir. Il a tellement eu l'habitude de manger des plats très raffinés du palais depuis l'enfance, que la nourriture offerte par les gens du peuple, parfois très pauvres, lui paraît de très mauvaise qualité en comparaison. Mais il se ressaisit, en se parlant à lui-même :

« N'oublies pas que tu cherches la Libération. Quand tu étais prince, tu mangeais les meilleures

plats et le plus parfumé des riz. Maintenant, tu as choisi de renoncer à toutes ces choses, en vue de parvenir au plus grand des buts : *nibbána* (l'Éveil, la Paix totale, le bonheur parfait). Tu dois accepter tout ce qu'on te donne, sans faire le difficile. Ce n'est que comme cela que tu finiras par parvenir à *nibbána*. Comment est-ce que tu peux obtenir des bénéfices si tu commences à suivre les moindres désirs de ce corps, qui n'est rien d'autre qu'une chose répugnante ? »

Cela dit, le renonçant Gotama prend son repas. Comme le roi Bimbisára a été mis au courant de la présence du noble renonçant, il s'est déplacé lui-même pour le voir. Il arrive juste quand il termine son repas. Quand le roi voit le renonçant, il est rempli de joie et de vénération. Sans attendre, il lui parle :

« Qui êtes-vous ?

— Je suis le fils du roi Sudoddhana.

— Comme vous êtes encore jeune et si rayonnant ! Soyez un roi ! Je vous donne la moitié de mon royaume !

— La richesse d'un roi est totalement futile ! Ça ne sert qu'à entretenir les impuretés mentales et

à rester encore dans le *samsará* (le cycle des renaissances). Je viens de renoncer à un royaume. Ce n'est pas pour en prendre un autre. Je considère la richesse comme un vulgaire crachat. J'ai renoncé à tout ça de la même façon qu'on crache quelque chose de dégoûtant.

— *sádhu ! sádhu ! sádhu !* (on dit cela pour montrer qu'on est joyeux d'une parole ou d'un acte qui concerne la voie de la sagesse) Je vous souhaite de vous entraîner dans les meilleures conditions possibles, pour le plus grand des succès ! Une fois que vous serez devenu un être éveillé, venez d'abord dans notre royaume pour enseigner le *dhamma* (la voie qui mène au bonheur parfait) !

— D'accord, le temps venu, je viendrai dans votre royaume. »

Les 6 ans d'ascétisme

Les premières expériences méditatives

Le jeune renonçant poursuit son chemin dans la profonde forêt. Après une longue marche, il rencontre un ascète (quelqu'un qui suit une pratique très stricte pour arriver à une grande maîtrise de l'esprit) qui se nomme Álára. Le renonçant Gotama commence sans attendre un entraînement à *samatha* (concentration pure) en respectant bien les instructions de son nouveau maître. Le jour même, il atteint de très hauts degrés de concentration, ce qui surprend fortement Álára. Comme le renonçant ne veut pas s'arrêter en si bon chemin, il demande à l'ascète :

« Maître, quelles sont les instructions que je dois suivre maintenant, pour continuer mon cheminement vers la connaissance ?

— Je ne suis pas capable de vous le dire.

— Qu'est-ce que vous ne m'avez pas encore enseigné ?

— Rien de plus que ce que vous savez déjà. »

Le jeune renonçant est très déçu, et frustré de ne pas savoir comment poursuivre son entraînement. Comme l'ascète est content des résultats élevés et rapides du renonçant, il lui propose de diriger avec lui tous ses disciples. Néanmoins, comme le renonçant Gotama n'est pas intéressé, la seule chose qu'il cherche, c'est *nibbána*, la fin du cycle des naissances, des vieilleses, des maladies et des morts. Le jeune renonçant n'est pas satisfait par ses expériences, car si elles apportent la tranquillité du mental et l'apaisement des impuretés mentales, il sait que ça n'est pas de manière définitive.

Le renonçant décide alors de poursuivre sa route à travers la grande forêt, dans laquelle il rencontre un autre ascète, connu sous le nom d'Udaka. Lorsque le jeune renonçant est accepté comme disciple, il commence aussitôt son nouvel entraînement, parvenant le jour même à un niveau de méditation nettement plus haut, ce qui surprend fortement

Álára. Comme le renonçant ne veut pas s'arrêter en si bon chemin, il demande à l'ascète :

« Maître, quelles sont les instructions que je dois suivre maintenant, pour continuer mon cheminement vers la connaissance ?

— Je ne suis pas capable de vous le dire.

— Qu'est-ce que vous ne m'avez pas encore enseigné ?

— Rien de plus que ce que vous savez déjà. »

Le jeune renonçant est, une fois de plus, très déçu, et frustré de ne pas savoir comment poursuivre son entraînement. Comme l'ascète est content des résultats élevés et rapides du renonçant, il lui propose de diriger avec lui tous ses disciples. Néanmoins, comme le renonçant Gotama n'est pas intéressé, la seule chose qu'il cherche, c'est *nibbána*, la fin du cycle des naissances, des vieillesse, des maladies et des morts. Le jeune renonçant n'est pas satisfait par ses expériences, car si elles apportent la tranquillité du mental et l'apaisement des impuretés mentales, la connaissance des vies passées et la vision à distance, il sait que ça n'est pas de manière définitive.

Le renonçant reprend de nouveau son chemin à travers la forêt. Plus tard, il arrive dans le bois d'Uruvela. C'est un lieu d'un calme exceptionnel et d'une grande beauté. Là, il rencontre cinq renonçants, qui se nomment Kondañña, Vappa, Bhaddiya, Mahánáma et Assaji. Ils sont réjouis de voir arriver le jeune renonçant, car ils avaient prédit que le futur Bouddha allait arriver. Comme ils l'attendaient, ils savaient que c'était lui. Ils se mettent dès lors à pratiquer non loin de lui.

Un ascétisme très sévère

À l'époque, personne n'était encore parvenu à l'Éveil (la libération définitive du cycle des renaissances). Dans les royaumes qui s'étendent sur ce qui deviendra l'Inde, il y a plusieurs croyances sur la façon d'y arriver. Les plus grands maîtres sont d'accord sur une façon en particulier : les austérités. Ce sont des pratiques très sévères qui consistent à se priver de presque tout. Certains vont jusqu'à se laisser mourir avec ces pratiques.

Comme il croit lui aussi que ces austérités peuvent lui donner la sagesse nécessaire à la connaissance juste de la réalité, le renonçant Gotama s'installe

sous un arbre du bois d'Uruvela se met à les pratiquer de façon extrême. Il décide de se nourrir seulement avec ce qu'il trouve par terre : des fruits, parfois pourris, des champignons, des feuilles... Après plusieurs mois, il décide de manger seulement ce qui tombe jusqu'à lui, car il pense que le fait d'avoir à chercher de la nourriture dans la forêt l'empêche de parvenir au stade de Bouddha.

Au fil des mois, comme il ne constate toujours aucun progrès, il décide de pratiquer son ascèse de manière encore plus sévère. Entre autres, il limite sa nourriture à un seul pois ou à une seule cuillère de haricots bouillis par jour, il s'empêche de respirer pendant très longtemps. En pratiquant de cette manière, il a des douleurs si terrifiantes à travers tout le corps que personne n'aurait été capable de les supporter sans mourir. Malgré cela, il continue sans relâche, car sa volonté est illimitée. Sa douleur ne cesse d'augmenter. C'est comme si tout son corps était rôti au-dessus d'un grand feu. Son entraînement est si sévère qu'il frôle la mort. Ce terrible ascétisme dure en tout six ans. Au bout de cette période, l'apparence du renonçant Gotama a complètement changé.

À cause du manque d'alimentation, il est devenu excessivement rachitique, pâle et faible. Sa peau est sèche comme celle d'un poisson séché, elle est devenue toute sombre, alors qu'elle avait une belle couleur dorée. Ses yeux sont complètement enfoncés dans leurs orbites. Ses jambes sont comme des bambous. Ses fesses sont ratatinées comme le sabot d'un chameau. Il n'a même plus la force de se lever.

L'ascète Gotama fini par se dire :

« Aucun être n'est jamais allé et ne peut aller aussi loin dans ces pratiques. Pas un seul humain n'est capable de supporter autant d'oppression et de douleur. Je suis parvenu aux limites de la mort. Or, toutes ces pratiques ne m'ont nullement mené à *nibbána*, et encore moins au stade de bouddha. Cela n'est donc pas la bonne voie. Je vais arrêter de la suivre ; je vais accepter de nouveau la nourriture des villageois pour redonner des forces à mon corps. Maintenant, je vais pratiquer sans exagérer un effort dans un sens ou dans l'autre. Je vais pratiquer en équilibrant la confiance, l'intelligence, l'effort et la concentration. »

L'éveil de Bouddha

La voie moyenne

Une fois qu'il a pris cette décision raisonnable, il se remet à manger peu à peu les fruits qu'il trouve près de lui, pour retrouver suffisamment de forces pour se lever et aller recevoir de la nourriture au village à l'aide de son bol. Quelques jours plus tard, il retrouve sa belle apparence d'avant, et suffisamment d'énergie pour poursuivre sa pratique dans les meilleures conditions.

Quand les cinq ascète voient le renonçant Gotama se remettre à manger la nourriture offerte par les villageois, il décident de le quitter. Ils sont très déçus, car ils pensent que le futur Bouddha a abandonné sa pratique et qu'il recherche le confort et la facilité. Ils partent tous les cinq vers la forêt d'Isipatanamigadá, où ils poursuivent leurs austérités. L'ascète Gotama continue donc tout seul sa pratique.

Pour son repas, il reçoit de la part d'une villageoise un fromage de grande qualité, grâce auquel il

obtient beaucoup d'énergie pour sa méditation. Avant de manger, l'ascète Gotama descend au bord de la rivière Nerañjará, dans laquelle il prend un bain pour se laver. Ensuite, il s'assoit au bord de cette rivière, et prend son repas. Quand il a terminé, il pose son bol sur la surface de la rivière, en prenant une détermination (très forte volonté de faire ou de souhaiter quelque chose et de s'y maintenir) :

« Que ce bol se dirige à contre-sens du courant de la rivière si je peux devenir Bouddha aujourd'hui ! »

Dès qu'il lâche son bol, celui-là remonte le courant sur environ quarante mètres, avant de couler dans les eaux de la rivière.

Dernière assise avant l'Éveil

Ensuite, le renonçant Gotama pénètre dans une forêt saules située près de la rivière, pour poursuivre sa méditation. En fin de journée, il s'installe sous un banyan, un « arbre de l'Éveil ». Il s'assoit en pliant les jambes devant lui. Là, il prend

une détermination irréversible (qu'on ne change plus) :

« Quoi que devienne mon corps, que sa chair et son sang sèchent de sorte à ne laisser que les os, la peau et les tendons ; je ne me lèverai pas de cet endroit tant que je ne serai pas parvenu au stade de Bouddha ! »

Le grand renonçant est si mûr pour l'Éveil que rien ni personne ne peut lui faire obstacle. Durant les premières heures de la nuit, il arrive aux plus hauts stades de la concentration. Au milieu de la nuit, il développe des pouvoirs psychiques (capacités de l'esprit à faire ou percevoir ce qu'il n'est normalement pas possible), comme de se rappeler de ses vies passées, ou de voir très loin, même à travers les montagnes.

Il a beau avoir obtenu la plus grande des concentrations et les plus grands pouvoirs, il prend conscience que non seulement ces états ne durent pas, mais qu'ils sont encore des états, c'est-à-dire des sensations, et rien d'autre que ça. Cela ne peut donc pas être l'Éveil. Parce que l'Éveil n'est pas une sensation, c'est se libérer des sensations. L'Éveil,

c'est la Paix. Une paix si parfaite qu'il n'y a même plus de place pour les sensations !

Le renonçant Gotama a alors l'idée d'observer la grande expérience de sa méditation, comme pour la « voir » en face, au lieu de l'expérimenter simplement. C'est alors qu'il développe pour la première fois la *vipassaná*, c'est-à-dire la vision directe dans la réalité. En portant son attention sur cette expérience méditative, il parvient à *nibbána*, autrement dit l'Éveil, au moment précis de l'aube. Grâce à sa grande réalisation, il est débarrassé pour toujours de toutes les impuretés mentales. C'est à ce moment qu'il devient Bouddha. Il comprend que désormais, il ne tourne plus en rond dans le *samsará* (le cycle sans fin des existences).

Les 49 jours après l'Éveil

Après son Éveil, Bouddha reste 7 jours à 7 places différentes ($7 \times 7 = 49$), donc 49 jours, pendant lesquels il goûte à la paix de ce qu'il a obtenu, et prend pleinement connaissance de ce qu'il vient d'accomplir. Il reçoit aussi la visite de deux frères commerçants originaires de d'Ukkalá (de nos jours Yangon, en Birmanie), qui lui offrent des gâteaux

de riz au beurre sucrés et au miel. À l'issue de cette rencontre, ils deviennent les deux premiers disciples laïcs (se dit de toute personne qui ne mène pas la vie monastique) de Bouddha. Avant de poursuivre leur route, ils demandent au Bienheureux (autre façon de désigner Bouddha) de leur laisser quelques-uns de ses cheveux pour qu'ils puissent conserver quelque chose de lui. Bouddha accepte et leur en donne huit. Ils seront mis dans le plus grand reliquaire (monument servant à conserver des restes de personnages, comme des os, des dents, des cheveux...) du monde, connu de nos jours sous le nom de Shwedagon.

Les premiers enseignements de Bouddha

La décision d'enseigner

À la fin des sept semaines qui ont suivi son Éveil, Bouddha se met à réfléchir, assis sous son arbre :

« Ce *dhamma* (la connaissance juste de la réalité) que je viens de découvrir est très profond. Il est difficile à comprendre. Il faut une grande sagesse pour le réaliser. Il libère du cycle des existences. J'ai pu comprendre tout le processus (fonctionnement) des causes et des effets. J'ai pu me débarrasser de tous les attachements, grâce à ce *dhamma*. Je suis capable de l'enseigner, mais les êtres ne peuvent pas le comprendre. Parmi les êtres, il y a si peu de sagesse et tant d'impuretés. Les êtres apprécient tellement les plaisirs. Si je leur enseigne le *dhamma* que je viens de découvrir en pratiquant difficilement, ils ne vont

pas comprendre ; je vais me fatiguer inutilement.
Les êtres ont de la poussière devant les yeux. »

Un être capable de communiquer avec lui le supplie de bien vouloir donner l'enseignement du *dhamma* qu'il vient de découvrir. Il pense que certains êtres ont seulement peu de « poussière devant les yeux » (cette expression signifie ne pas avoir suffisamment de sagesse pour comprendre clairement la réalité telle qu'elle est). Après réflexion, Bouddha pense que c'est le cas de ses deux premiers maîtres de méditation, les ascètes qu'il a rencontré dans la forêt, mais maintenant ils sont morts. Il pense alors au groupe des cinq renonçants qui avaient pratiqué avec lui dans le bois d'Uruvela.

Sans attendre, le Bienheureux se met en chemin, voyageant seul et à pied jusqu'au bois d'Isipatana (qui signifie « le bois des ascètes »), qu'on appelle aussi Migávana (qui signifie « le parc des gazelles »), où se trouvent ses cinq anciens compagnons renonçants.

Les retrouvailles avec les cinq renonçants

En voyant arriver Bouddha de loin, les cinq renonçants se mettent à le critiquer, se promettant de ne rien faire pour l'accueillir. Ils lui reprochent d'avoir abandonné sa pratique, car ils croient encore que la voie de la sagesse consiste à faire des austérités sévères et à refuser tout ce que les gens offrent.

Néanmoins, quand Bouddha s'approche d'eux, ils voient tout de suite que quelque chose a complètement changé en lui. Il rayonne une telle pureté et son apparence est si noble que finalement, ils l'accueillent très convenablement, avec le plus grand respect. Le Bienheureux leur dit alors :

« Ascètes, écoutez-moi ! Je suis un *arahanta*, quelqu'un qui est parvenu tout seul à connaître complètement le vrai *dhamma*. J'ai obtenu le *nibbána* suprême. Je vais vous enseigner le *dhamma*. En suivant cet enseignement, vous allez quitter le monde laïc pour rejoindre le

monde des moines. Vous allez abandonner tous les attachements et tous les désirs pour aller vers une pratique noble. Bientôt, vous serez des *arahanta*. »

Toutefois, comme ils pensent que Bouddha a cessé son entraînement jusqu'à l'Éveil, les cinq ascètes ne veulent pas croire ce qu'il leur dit. Quand Bouddha leur demande s'il leur a déjà affirmé ce qu'il vient de dire, ils acceptent finalement d'écouter son enseignement, en se disant que de toute façon, ils n'ont rien à perdre. Tandis que le Bienheureux commence à leur exposer le *dhamma*, les cinq renonçants l'écoutent respectueusement, avec grand intérêt.

Le premier sermon

Au début du coucher du soleil, Bouddha commence son premier sermon (enseignement)...

« Ô moines ! Il y a deux voies extrêmes qu'il faut éviter. Quelles sont-elles ?

La première voie extrême à éviter, c'est la voie des plaisirs sensoriels (s'intéresser seulement à avoir des sensations agréables). C'est s'efforcer d'obtenir

des bénéfiques matériels. Cette voie est sans valeur. Elle n'offre pas le moindre bénéfice.

La seconde voie extrême à éviter, c'est la voie de toutes les pratiques destinées à priver son corps, à l'épuiser, à le faire souffrir. C'est rechercher la misère du corps et du mental, c'est rejeter tout bien matériel. Cette voie est tout aussi mauvaise. Elle conduit à la souffrance. Elle n'offre pas le moindre bénéfice.

Ô moines ! Évitez ces deux voies extrêmes. Adoptez seulement la voie moyenne. C'est en évitant ces deux extrêmes que moi, Bouddha, suis arrivé à obtenir la sagesse nécessaire à *nibbána*. C'est en pratiquant la voie moyenne que j'ai pu découvrir les quatre nobles vérités. Seule, la voie moyenne peut faire surgir la sagesse et supprimer les impuretés mentales.

Ô moines ! Quelle est donc cette noble pratique de la voie moyenne, qui permet de parvenir à l'Éveil ? Il s'agit des huit éléments suivants : (1) la compréhension juste, (2) la pensée juste, (3) la parole juste, (4) l'action juste, (5) le moyen d'existence juste, (6) l'effort juste, (7) l'attention juste, (8) la concentration juste.

Ô moines ! Quelles sont ces quatre nobles vérités que j'ai découvertes ? (1) la noble vérité de la souffrance, (2) la noble vérité de l'origine de la souffrance, (3) la noble vérité de la fin de la souffrance, (4) la noble vérité de la voie qui permet de parvenir à la fin de la souffrance.

Ô moines ! J'ai accompli cette noble pratique, qui permet, grâce à une sagesse particulière, la cessation des impuretés mentales, la connaissance des quatre nobles vérités et *nibbána*. Il y a la souffrance de la naissance, la souffrance de la vieillesse, la souffrance de la maladie, la souffrance de la mort, la souffrance de devoir vivre avec ceux qu'on n'aime pas, la souffrance d'être séparé de ceux qu'on aime, la souffrance de ne pas obtenir ce que l'on veut, la souffrance de tous les attachement. Ainsi, la raison de toute cette souffrance est l'attachement à l'existence. »

Lorsque Bouddha termine son sermon, le soleil finit de se coucher.

À la fin de ce premier sermon, l'un des cinq ascètes devient le premier disciple moine de Bouddha. Les jours suivants, les quatre autres ascètes deviennent également moines, chacun son tour.

Les quatre choses qu'on ne doit pas mépriser

Un jour, le roi Pasenadí Kosala (du royaume de Sávatthi) rencontre Bouddha. En le voyant, il est très étonné...

« Ô moine Gotama ! Vous êtes soi-disant pleinement Éveillé, comment cela peut-il être possible ? Vous êtes encore jeune, même très jeune !

— Pasenadí Kosala ! Il y a quatre choses qui ne doivent pas être méprisées ou regardées de haut simplement parce qu'elles sont jeunes : un noble guerrier, un serpent, un feu et un moine. Un jeune guerrier mis en colère peut faire beaucoup de mal, il peut tuer beaucoup de gens. La morsure d'un serpent, même tout petit, peut être mortelle. Le plus petit des feux peut détruire des maisons et des forêts entières. Un moine, même le plus jeune, peut être *arahanta* (un être qui n'a plus aucune impureté mentale). »

L'expansion de la communauté des moines

Quelques mois ont passé. De nouveaux moines ont rejoint la communauté de Bouddha. À la fin de la saison des pluies, il les réunit et leur dit :

« Ô moines ! Je vous ai enseigné tout ce qui était nécessaire pour parvenir à *nibbána*. Pour que les nombreux êtres qui errent (tournent en rond) dans le *samsará* puissent s'en libérer, voyagez et faites connaître cet enseignement aux plus d'êtres possible. Si vous parcourez ainsi les royaumes, les bénéfices seront immenses pour les êtres. »

En obéissant aux recommandations du Bienheureux, les moines partent dans toutes les directions et enseignent le noble *dhamma* à tous ceux qui sont prêts à l'entendre. L'enseignement de la réalité est ainsi exposé à chaque personne rencontrée, et à chaque endroit habité dans lequel s'arrête un moine. Beaucoup de personnes sont

réjouies de découvrir le *dhamma* que ces moines leur font découvrir. Beaucoup de gens ne tardent pas à pratiquer l'enseignement du *dhamma*. D'autres choisissent même de devenir moines.

Bouddha fait connaître son enseignement à travers les régions qui l'entourent, comme un feu qui brûle toute une forêt en très peu de temps. La nouvelle que le Bienheureux est parvenu à l'Éveil et commence à enseigner sa noble parole se répand vite très loin. Quand le roi Sudoddhana, du royaume de Kapilavatthu (le père de Bouddha) est mis au courant, il appelle un de ses ministres pour lui confier une mission :

« Partez avec mille hommes du palais, et allez à Rájágaha (là où se trouve Bouddha à ce moment). Je veux que vous alliez auprès de mon noble fils Bouddha, et que vous l'invitiez à venir ici, à Kapilavatthu. Dites-lui que maintenant je suis vieux, et qu'avant de mourir, je voudrais lui rendre hommage. Demandez-lui de bien vouloir venir ici, dans mon palais. »

Le ministre rassemble aussitôt mille hommes et part avec eux vers Rájágaha. Quand il arrive dans la ville du roi Bimbisára avec ses hommes, il va

directement au monastère de Bouddha, dans le bois de Veluvana. Quand ils arrivent, le Bienheureux est en train de donner un enseignement, après lequel toutes les personnes présentes deviennent *arahanta*. Par conséquent, le ministre et les mille hommes deviennent aussitôt moines. Non seulement le ministre ne rentre plus à Kapilavatthu, mais il oublie complètement de dire à Bouddha ce que le roi Sudoddhana lui avait demandé.

Comme le roi ne voit personne revenir, il envoie un autre ministre, accompagné de mille autres hommes pour aller dire la même chose à son noble fils. Quand ils arrivent auprès de Bouddha, il se passe exactement la même chose qu'avec le ministre précédent et ses mille hommes. Le roi continue d'envoyer un ministre et mille hommes chaque fois qu'il ne voit pas revenir les autres. Il finit par envoyer en tout neuf ministres et neuf mille hommes, qui deviennent tous *arahanta* et donc disciples moines de Bouddha. Comme le roi n'a toujours pas de nouvelles de son fils, il envoie Kaludáyí, un homme de grande confiance. Il lui fait promettre de faire en sorte que son fils Bouddha vienne lui rendre visite, même s'il décide de devenir moine une fois là-bas.

Lorsque Kaludáyí parvient au monastère du Bienheureux accompagné de mille hommes, la même chose se produit : tous deviennent *arahanta* et choisissent d'entrer dans la communauté des moines et de rester à Rájágaha. Cependant, Kaludáyí n'oublie pas sa promesse ; il transmet à Bouddha le message du roi :

« Ô noble Bouddha ! Votre père, le roi Sudoddhana m'a chargé de vous informer qu'il souhaite vous inviter dès maintenant à Kapilavatthu, car le climat est propice, les cultures sont finies, nous pouvons donc circuler facilement. L'été qui débute est très agréable. Les fleurs sont fraîchement ouvertes. Le meilleur moment est venu pour voyager jusqu'à Kapilavatthu. »

Le retour à Kapilavatthu

L'arrivée à Kapilavatthu

Le lendemain de la pleine lune d'avril, Bouddha se met en voyage pour Kapilavatthu, accompagné de vingt mille moines. Quelques temps après, il entre dans la capitale du royaume avec ses moines. Comme le roi Sudodhana se prosterne devant son fils Bouddha, tout le monde en fait autant, même les plus orgueilleux. Bouddha s'installe sur un trône spécialement préparé pour lui. Il délivre alors un enseignement aux nombreuses personnes qui sont venues l'accueillir. À la fin de son sermon, tout le monde rentre dans sa maison, sans que personne n'ait l'idée d'inviter Bouddha pour le repas du lendemain. Même le roi, qui pensait que son noble fils viendrait de lui-même à son palais, ne l'a pas invité. Il ignore qu'un moine va chez les gens seulement si on l'a invité, même s'il s'agit de ses propres parents.

La première collecte de nourriture dans Kapilavatthu

Le lendemain, Bouddha et ses disciples entrent dans Kapilavatthu pour y faire leur collecte de nourriture, chacun son bol dans les mains. Tandis que le Bienheureux et les autres moines s'arrêtent devant les maisons pour y recevoir leur nourriture quotidienne, les gens sont autant ravis que surpris. Tout le monde descend dans les rues pour voir les moines de près, pour se prosterner. Attirée par le vacarme de la foule, la princesse Yasodhará court à la fenêtre pour voir ce qu'il se passe. Quand elle aperçoit Bouddha, son ex-époux, suivi des autres moines, elle se demande :

« Est-il bien convenable d'aller demander comme cela de la nourriture avec un récipient ? »

Elle avertit aussitôt le roi Sudodhdhana :

« Sire ! Votre fils ne vient pas chez nous, il nous ignore totalement. Il ne pense qu'à son estomac, il est en train de réclamer de la nourriture devant les maisons, avec ses disciples. Cela est-il bien convenable ? »

Comme ils n'ont jamais vu ça, ils ne peuvent pas comprendre la signification de la collecte de nourriture, comme le font tous les renonçants. Le roi court seul et aussi vite que possible, jusqu'auprès de son fils, en lui criant :

« Vénérable fils ! Pourquoi faites-vous cela ? Pourquoi attirez-vous la honte sur nous ? Pourquoi n'êtes-vous pas venu chez nous, au palais ? Quel avantage avez-vous à aller réclamer de la nourriture aux gens du peuple ? Vous croyez que je n'ai pas les moyens d'offrir le repas à vingt mille moines ? Parmi tous nos ancêtres, personne n'a jamais demandé une seule fois sa nourriture à autrui (quelqu'un d'autre) ! »

Bouddha lui répond alors :

« C'est ainsi que font les moines : ils s'arrêtent immobiles en silence devant les maisons et acceptent la nourriture de ceux qui veulent bien leur en donner, mais ils ne demandent rien ; ils ne mendient pas. Lorsque Bouddha (ou tout autre moine) reçoit et accepte une invitation, il y va. S'il n'est pas invité, il va collecter sa nourriture avec son bol. Comme je n'ai pas été invité aujourd'hui, je collecte ma nourriture avec

mon bol. Collecter sa nourriture avec son bol est une bonne pratique pour un renonçant. »

Ravi de ces paroles, le roi invite Bouddha et ses moines dans son palais pour le repas. Ensuite, il propose à son noble fils de s'asseoir sur le trône royal. Là, le Bienheureux donne un enseignement qui commence par les mots suivants :

« Ce qui peut être néfaste (mauvais), il ne faut pas le faire ; ce qui est bienfaisant, il faut le développer ; il faut entretenir un esprit pur. »

Les retrouvailles avec la princesse Yasodhará

La princesse Yasodhará (l'ex-épouse de Bouddha) refuse de sortir de sa chambre. Les jeunes filles qui s'occupent d'elle lui demandent de bien vouloir venir auprès de Bouddha pour s'y prosterner, comme tout le monde l'a fait, y compris le roi. Elle leur dit alors :

« Si vraiment Bouddha a de la compassion pour moi, il viendra. S'il vient dans ma chambre, je me prosternerai devant lui. »

Quand Bouddha apprend cela, il appelle ses deux plus nobles disciples, les moines Sáriputta et Mahá Moggalána, puis il rejoignit la princesse dans sa chambre, où beaucoup de personnes sont présentes. Quand il rentre dans sa chambre, il lui dit :

« Si vous voulez me parler, faites-le librement. Que personne ne vous empêche de vous exprimer comme vous l'entendez ! »

Ayant dit cela, il s'assoit sur un divan, et la princesse se jete à ses pieds, entourant ses bras autour des chevilles du Bienheureux, le front sur ses pieds. Elle reste silencieuse, et soudainement, elle se met à pleurer à grandes larmes. Ensuite, elle se prosterne pour marquer son respect.

À ce moment-là, le roi entre à son tour dans la chambre, et raconte à Bouddha :

« Ô noble fils ! Laissez-moi vous dire ! Depuis que vous êtes parti dans la forêt, et jusqu'à aujourd'hui, la princesse Yasodhará a continué de faire exactement comme si vous étiez là. Elle entretenait les lieux et vos affaires comme si vous n'étiez jamais parti. Depuis qu'elle sait que vous ne portez qu'une robe brunâtre, elle ne porte rien d'autre qu'une robe identique. Depuis qu'elle sait

que vous ne prenez qu'un seul repas par jour, elle ne prend aussi qu'un seul repas par jour. Depuis qu'elle sait que vous avez renoncé aux lits et aux chaises, elle demeure toujours par terre, dans toutes les pièces du palais. Même la nuit, elle dort sur le sol. Depuis qu'elle sait que vous n'utilisez aucun maquillage (dans le temps, même les princes et les hommes riches se maquillaient), aucun parfum, elle a aussi renoncé à ces choses. Chaque fois que des gens de sa famille ou des amis proches viennent la voir pour l'aider pour quoi que ce soit, elle refuse toujours. »

Bouddha approuve la conduite noble de son ex-épouse, puis retourne dans son nouveau monastère, situé aux abords de Kapilavatthu.

L'héritage donné au prince

Ráhulá

Le septième jour après son arrivée à Kapilavatthu, Bouddha est de nouveau invité au palais, avec ses vingt mille disciples moines. Ce jour-là, la princesse Yasodhará avait habillé son fils Ráhulá (qui avait

sept ans) de ses plus beaux habits princiers et de ses plus belles parures (bijoux, ornements). Ensuite, elle lui donne un ordre :

« Va auprès de ton père ! Autrefois, avant qu'il ne parte dans la forêt, il vivait ici, au palais, avec nous. En ce temps-là, il y avait quatre gigantesques pots remplis d'or. Ils ont disparu le jour où il est parti. J'ignore à qui il les a confiés, je ne sais pas où il les a cachés. Cette fortune te sera nécessaire lorsque tu seras roi, pour entretenir toute ta famille. Elle est ton héritage. Va voir ton père, et réclame-lui ton héritage ! »

Le petit Ráhulá s'approche de son père et lui demande :

« Père, donnez-moi votre héritage ! Votre héritage me revient ! »

Bouddha ne chasse pas son fils, malgré son grand manque de respect. Les gens qui ont entendu cela sont choqués. Toutefois, personne n'ose réprimander le jeune Ráhulá devant Bouddha.

Le jeune prince s'accroche à la robe du Bienheureux, qui rentre à son monastère sans lui prêter attention. Têtu, l'enfant suit son noble père jusqu'au monastère. Là, Bouddha s'adresse enfin à son fils :

« Tu veux de l'or, de l'argent, des biens matériels, mais ces choses font durer encore plus longtemps le *samsará* (le cycle des existences et de toutes les souffrances qui vont avec) ! Il serait donc nuisible (mauvais) que je te donne un héritage qui augmente les attachements. Il serait incomparablement plus bénéfique que je te donne un héritage qui aide à se libérer du *samsará* ! »

Ensuite, Bouddha s'adresse à son noble disciple, le moine Sáriputta :

« Mon cher Sáriputta ! J'ai décidé de donner dès maintenant mon plus noble héritage à mon fils. Intégrez-le dans la communauté des moines ! »

Le moine Sáriputta fait donc entrer le petit Ráhulá dans la vie monastique, le moine Mahá Moggalána lui rase la tête et lui donne l'habit monastique, puis le moine Mahá Kassapa devint son instructeur. À cette époque, même les enfants pouvaient être moine. Ce n'est que plus tard que Bouddha imposera un âge minimum de vingt ans, et établira le statut de novice pour les enfants. Les novices portent aussi la robe monastique et se rasent la tête, mais ils ont beaucoup moins de règles à suivre.

Bouddha et les castes

Le balayeur Sunita

À Sávatthi, il y a un balayeur nommé Sunita. Son travail est très pénible, tout comme son existence, car les gens le méprisent ouvertement. Il gagne à peine de quoi survivre. Comme il n'a pas de logement, il dort sur le bord de la route, dans la poussière et la saleté. Il risque souvent de se faire écraser par les chars qui passent sans faire attention à lui.

Parfois, il rencontre des gens avec qui il veut devenir ami, mais il n'a pas le droit de se mélanger à eux, car dans ce pays et à cette époque, les hommes sont divisés en différentes castes (voir la partie « Les castes selon Bouddha »). Il y a en tout quatre castes et Sunita appartient à la plus basse. Il est ce qu'on appelle un paria, et selon cette règle, il n'a pas le droit de fréquenter des gens des autres castes. Chaque fois qu'une personne de caste

prétendue plus haute que la sienne passe près de lui, il doit vite se cacher. Si, par mégarde, son ombre effleure l'une de ces personnes ou s'il marche sur l'ombre de ces gens, il est battu. Ainsi, le pauvre Sunita vit une existence particulièrement malheureuse.

Un beau jour, en balayant la route, il aperçoit Bouddha, suivi de nombreux moines. Comme le Bienheureux s'approche de lui, il se sent mêlé de joie et de crainte, car d'une part, le Bienheureux rayonne une merveilleuse sérénité, et d'autre part, il n'y a dans les parages aucun endroit pour se cacher. Le pauvre Sunita se contente de rester debout, immobile, les mains jointes en signe de respect. Sachant que le balayeur est prêt à mener la vie de moine, Bouddha s'arrête et lui demande avec bonté :

« Ô cher ami ! Voudriez-vous abandonner votre travail et me suivre ? »

Auparavant, personne ne lui avait parlé si gentiment. Très ému, il répond, avec des larmes de joie :

« Ô noble Vénérable ! On m'a toujours parlé seulement pour me donner des ordres ou pour

me réprimander. C'est la première fois qu'on me dit une parole aimable ! Si vous acceptez dans votre noble communauté un vulgaire balayeur sale et misérable comme moi, alors je vous suivrai ! »

Le Bienheureux intègre aussitôt le pauvre Sunita dans la communauté des moines. Depuis ce jour, plus personne ne le classera dans une caste. Tout le monde le respectera dignement, y compris les riches, les ministres et les rois.

Les castes selon Bouddha

Du temps de Bouddha, le système des castes était si présent dans la vie des gens que personne n'aurait osé le remettre en question. Chaque caste est groupe de gens appartenant à une catégorie similaire principalement selon leur activité. Selon ces castes, le groupe d'appartenance des êtres est décidé dès la naissance et chacun est condamné à y rester jusqu'à sa mort. Au temps de Bouddha, les quatre castes étaient : la caste royale, la caste des nobles (des riches), la caste des commerçants, des guerriers et des situations professionnelles aisées,

et la caste des pauvres et des exclus (les parias), dont font partie les esclaves.

Bouddha était fermement opposé à ce système injuste des castes. Il disait que c'était incorrect. Il disait qu'il y avait aussi bien des gens malsains que des gens vertueux dans chacune des quatre castes, et que chaque personne devra subir la conséquence de ses mauvais actes, quelle que soit la caste à laquelle il appartient. Il a bien précisé que la seule chose qui détermine l'appartenance de quelqu'un dans un groupe, ce sont ses actes.

Le Bienheureux enseigna a enseigné ceci :

« On n'est pas un paria d'après sa naissance.

On n'est pas un noble d'après sa naissance.

On est un paria seulement d'après ses actes.

On est un noble seulement d'après ses actes. »

Autres sermons

Le sermon aux Kálámas

Un jour, Bouddha voyage avec ses moines, vers le royaume de Kosala. En chemin, il arrive dans un grand village qui se nomme Kesamutti, et où vivent les Kálámas. Là, le chef du village accueille très poliment le Bienheureux, et lui dit :

« Ô noble Bouddha ! Il y a parfois des ascètes qui nous rendent visite. Chacun prétend que son enseignement est supérieur aux autres. Qui a raison ? Qui a tort ? Comment faire pour savoir ?

— Ô Kálámas ! Ne croyez pas ce que quelqu'un vous dit uniquement parce qu'il affirme que c'est vrai ! Réfléchissez, analysez et comprenez par vous-mêmes ! Ne croyez que ce que vous savez par vous-mêmes être sain et bénéfique ! Il y a dix sortes de paroles sur lesquelles il ne faut pas s'appuyer ou se contenter pour développer une croyance :

1. Une parole qui circule de bouche à oreille.
2. Une parole qui vient des ancêtres.
3. Une parole non certaine (une rumeur ou une tradition).
4. Une parole littéraire (écrit ancien) ou dite sacrée.
5. Une parole venant d'une simple réflexion personnelle.
6. Une parole qui découle d'une simple déduction.
7. Une parole qui se base sur des apparences.
8. Une parole venant d'une conviction personnelle.
9. Une parole qui vient d'une personne respectable.
10. Une parole qui vient d'un professeur.

Kálámas ! Rejetez tout enseignement qui comporte des failles (des incohérences). N'adoptez qu'un enseignement dont vous savez par vous-mêmes qu'il est sain et bénéfique. »

Les Kálámas sont réjouis des paroles du Bienheureux. Après avoir mis en pratique son

enseignement et après l'avoir compris par eux-mêmes, ils l'adoptent tous.

Le labourage de Bouddha

Dans le sud du royaume de Rájágaha, il y avait un riche paysan nommé Bháradvája. Un jour, il organise une fête de labourage dans les champs qui entourent Nála, son village. Comme la tradition le veut, le riche Bháradvája laboure lui-même le champ, devant les nombreuses personnes invitées pour l'occasion. Selon la croyance, le geste propice du riche paysan doit provoquer des récoltes fructueuses sur ses terres. À ce moment-là, Bouddha faisait sa collecte de nourriture. Il arrive au bord du champ du riche Bháradvája, son bol dans les mains, d'une apparence rayonnante. Surpris et admiratifs de la pureté du Bienheureux, tout le monde détourne le regard vers lui, ne faisant plus d'attention au paysan. Furieux, il interpelle Bouddha en se fâchant :

« Hé, Gotama ! Si, tout comme moi, vous travailliez sur les champs, vous obtiendriez de nombreuses richesses. Ce n'est pas bien de manger le riz des autres. Il n'y a aucune dignité

dans la vie de moine, il n'y a que du profit. Moi, afin de subvenir à mes besoins, je travaille ! Faites donc comme moi, ne mendiez pas !

— Ô Bháradvája ! Je ne demande jamais rien à qui que ce soit. Moi aussi je travaille, je laboure les champs, tout comme vous !

— Je n'ai jamais vu vos champs, ni vos graines, ni vos bœufs.

— Je laboure le champ “ vertu ”, je sème les graines “ confiance ” à l'aide des bœufs des “ huit éléments indispensables à l'Éveil ”, et du joug (morceau de bois servant à attacher un bœuf à une charue) “ sagesse ”. Je me nourris de “ *samatha* ” et de “ *vipassaná* ”. Ensuite, je récolte les fruits de “ *nibbána* ” (la fin définitive de la souffrance). Voilà pourquoi, tout comme vous, je laboure les champs. »

Très satisfait de la réponse du Bienheureux, le riche Bháradvája souhaite lui offrir du gâteau de riz au lait. Néanmoins, Bouddha refuse poliment. Il explique qu'il n'accepte pas de nourriture de la part de quelqu'un qui est influencé par un enseignement qu'il vient d'entendre. Épris d'admiration pour Bouddha, le riche paysan l'invite à passer les trois

mois de la saison des pluies près de son village, dans un monastère qu'il lui fait construire spécialement pour lui et ses disciples.

Le sermon au jeune Singála

Alors qu'il est en chemin vers Rájágaha, le Bienheureux rencontre un jeune homme aux cheveux et aux vêtements trempés d'eau, qui se prosterne humblement face à six directions : vers l'est, vers le sud, vers l'ouest, vers le nord, vers le ciel et vers la terre. Interrogé par Bouddha, le jeune homme, qui s'appelait Singála, lui expliqua :

« Ô noble Bouddha ! Je fais toujours ainsi, car mon père, avant de mourir, a tout juste eu le temps de me donner une dernière recommandation : “ Ô fils ! Chaque jour, mouille-toi complètement, et prosterne-toi vers les six directions ! ”

— Vous avez raison de respecter chaque jour la dernière volonté de mon père, mais il ne faut pas suivre cette recommandation à la lettre. Comme il était mourant, il n'a pas eu le temps de vous donner sa recommandation en détail. Néanmoins,

il savait que lorsqu'un sage vous verrait faire ainsi, il en comprendrait la signification et serait alors en mesure de vous l'expliquer. En voici donc la signification :

“ mouille-toi complètement ” est une métaphore (image servant à expliquer autre chose) qui exprime la fraîcheur de *mettá*, l'amour et la bienveillance dont il faut rayonner de tout son être, en toutes situations.

Les six directions, quant à elles, correspondent aux personnes qu'il faut respecter et honorer : l'est pour le père et la mère, le sud pour ses professeurs, l'ouest pour son épouse (pour son époux si l'on est une femme), le nord pour le reste de sa famille, pour ses amis et pour ses voisins, le ciel pour les sages (les moines, les ascètes, etc.), et la terre pour ses employés. »

Ensuite, Bouddha enseigne au jeune Singála les devoirs de chacun dans la société, avant de poursuivre :

« Il y a quatre choses qui doivent être soigneusement évitées : 1) le meurtre, 2) le vol, 3) la méconduite sexuelle et 4) le mensonge.

Il y a quatre choses qui incitent à commettre des mauvaises actions : 1) prendre parti ou être influencé, 2) être hostile, 3) être stupide et 4) avoir peur.

Il y a six façons de gaspiller lamentablement sa richesse : 1) boire de l'alcool ou consommer des intoxicants, 2) errer à l'extérieur tard dans la nuit, 3) passer trop de temps dans les fêtes et les divertissements, 4) s'adonner au jeu (loterie, casino, etc.), 5) s'associer avec des amis nuisibles ou paresseux, 6) rechercher la compagnie de femmes (ou d'hommes) supplémentaires (en plus de son épouse ou époux). »

Le jeune Singála écoute respectueusement le sermon que lui délivre Bouddha, et lui avoue :

« Soudainement, je me souviens que mon père me disait souvent combien merveilleux était l'enseignement de Bouddha. Bien qu'il m'ait fréquemment incité à aller écouter vos enseignements, je lui donnais toujours un prétexte pour ne pas y aller : “ c'est trop ennuyeux ”, “ je n'ai pas le temps ”, “ je suis trop fatigué ”, “ je n'ai pas de quoi faire un don à la communauté des moines ”... Dorénavant, je vous

promets de m'appliquer à la recommandation de mon père, telle que vous m'en avez enseigné la véritable signification. Veuillez me considérer, dès aujourd'hui, comme votre disciple laïc ! »

Le sermon au religieux

Akkosa Bháradvája

Un jour, le religieux Akkosa Bháradvája se fâche contre Bouddha, parce que beaucoup de religieux de son clan choisissent de rejoindre la communauté des moines. Furieux, il crie de violentes insultes à Bouddha, qui les subit patiemment, avant de lui demander :

« Supposons que des amis vous rendent visite et qu'ils repartent sans avoir accepté la nourriture que vous leur avez offerte. Que se passe-t-il avec la nourriture laissée ?

— De toute évidence, cette nourriture me reviendrait ! Ce que les autres ne veulent pas, je le garde naturellement pour moi !

— Je n'accepte pas vos grossières insultes. Donc, puisqu'elles vous reviennent, vous pouvez les garder pour vous. »

Ensuite, Bouddha délivre un sermon qui explique comment vaincre la colère.

La division de la communauté par Devadatta

L'ambition de Devadatta

Bouddha avait quitté le royaume de Kosambí pour se rendre à Rájágaha, où il s'est installé au monastère de Veluvana. En le voyant arriver, les moines lui disent :

« Après avoir fait du prince Ajátasatu son bienfaiteur, le moine Devadatta bénéficie chaque jour de cinq cents pots de riz et d'innombrables autres affaires en offrande. Grâce à cela, tous ses disciples vivent dans un grand confort, ils obtiennent de la nourriture en abondance.

— Ô moines ! Les affaires n'apportent pas le bonheur. Quand on en possède trop, on peut facilement être corrompu (perdre sa valeur morale). Cela est très propice aux *akusala* (actes déméritoires). Une fois qu'un bananier a donné

ses fruits, on peut le couper, car il n'en donnera plus (un bananier ne donne des fruits qu'une seule fois). De la même manière, Devadatta ne donnera plus de "fruits", car il s'est laissé corrompre par la surabondance (trop grand nombre) des dons. »

Au moment où Bouddha finit son explication, Devadatta arrive, et il s'exprime devant les cinq cents moines qui sont sur place :

« Ô noble Bouddha ! Vous êtes devenu vieux. Cessez de diriger la communauté monastique, reposez-vous donc tranquillement ! Confiez-moi la communauté ! Je saurais la diriger convenablement.

— Ô Devadatta ! N'ayez pas de telles volontés de prise de pouvoir ! La communauté n'a pas du tout besoin d'un chef. Appliquez-vous plutôt à votre propre pratique ! »

Malgré les paroles de Bouddha, Devadatta insiste trois fois. Le Bienheureux finit pas lui dire :

« Ô Devadatta ! J'ai fondé et dirigé la communauté monastique parce que tous les êtres souhaitant se libérer (du *samsarâ*) l'ont voulu, on me l'a demandé. Vous, personne ne vous l'a

demandé. J'ai de nombreux disciples, moines et laïcs, qui sont venus à moi, car ils m'ont fait confiance et ils ont voulu que je leur enseigne la voie qui mène à *nibbána*. Bien que les moines Sáriputtará et Mahá Moggalána soient mes meilleurs disciples, je ne leur confierai jamais cette tâche. Ayez conscience que ce n'est pas à un être comme vous (qui n'est même pas parvenu à l'Éveil) à qui une tâche si importante peut être confiée ! »

Recevant ces paroles devant les membres de la communauté monastique, Devadatta se sent humilié et très irrité. Depuis ce moment, il considère Bouddha comme son ennemi.

Mise en garde contre Devadatta

Devinant les malheureuses conséquences qui peuvent apparaître à cause des mauvaises intentions de Devadatta, Bouddha dit à ses disciples :

« Une fois que Devadatta aura persuadé le prince Ajátasatu de faire des mauvais actes, des dangers vont arriver. Ô moines ! Allez avertir les gens.

Dites-leur bien que tout ce que peut faire ou dire Devadatta n'a aucun rapport avec Bouddha, avec le *dhamma* ou avec la communauté des moines. »

Une fois que tout le monde est averti, chacun choisit son camp. Ceux qui sont stupides et sans sagesse se rangent du côté de Devadatta, croyant que Bouddha cherche à détruire sa réputation, jaloux des nombreux dons et hommages qu'il reçoit. Tandis que ceux qui ont de l'intelligence, de la sagesse et du bon sens, font naturellement confiance à Bouddha.

L'envoi des trente-deux archers contre Bouddha

Dans le but de tuer Bouddha, Devadatta envoie trente-deux archers (tireurs à l'arc), en demandant au plus habile d'aller tout près de Bouddha et de lui lancer une flèche en plein cœur. Dès qu'il est parti, il envoie deux autres archers, en leur ordonnant d'aller attendre le premier archer, cachés derrière le chemin, et de le tuer dès qu'il reviendra du monastère de Bouddha. Quand les deux archers

partent, il en envoie quatre autres en leur demandant d'aller attendre le retour des deux autres, cachés derrière le chemin, à un endroit moins éloigné, et de les tuer à leur tour. Après, il en envoie huit autres avec le même ordre, en indiquant un endroit encore moins éloigné. Pour finir, Devadatta ordonne aux dix-sept archers qui restent, de seulement de se cacher sur place, et de guetter les huit derniers partis pour les tuer à leur retour.

Quand le premier archer arrive auprès de Bouddha, il tire une flèche, qui, juste avant d'atteindre Bouddha, est anéantie (complètement détruite) grâce aux pouvoirs psychiques du Bienheureux. Impressionné de voir sa flèche disparaître soudainement juste devant sa cible, l'archer lâche son arc. Le Bienheureux lui demande de s'asseoir. Il rayonne d'une si grande compassion que déjà l'archer regrette son geste. Il lance son arc dans la nature et vient se prosterner devant lui et écoute l'enseignement que Bouddha lui délivre, avant de devenir son disciple laïc.

Lorsqu'il rebrousse chemin, Bouddha lui recommande de prendre le chemin opposé, car il perçoit que les autres archers attendent pour le tuer.

Comme le premier archer ne revient pas, les deux qui ont été envoyés pour le tuer commencent à s'inquiéter. Ils s'avancent lentement jusqu'à Bouddha. Et quand ils arrivent jusqu'à lui, ils sont surpris de ne pas avoir trouvé l'archer. Le Bienheureux les invite à prendre place près de lui. Quand ils entendent l'enseignement du Bienheureux, ils font comme le premier archer. Pour la même raison, tous les autres archers suivent le chemin jusqu'à Bouddha, et n'en repartent qu'après avoir jeté leur arc et être devenus des nouveaux disciples du Bienheureux.

Une fois que les trente-deux archers se retrouvent ensemble, et apprenent alors qu'ils avaient reçu de Devadatta l'ordre de s'entretuer, ils se contentent de retourner vers lui et de lui dire :

« Si vous voulez tuer Bouddha, vous n'avez qu'à le faire vous-même ! »

L'envoi du gros rocher

Après cet échec, Devadatta décide effectivement d'agir lui-même. Un jour, il va sur la montagne Gijjhakuta, sur laquelle il fait rouler un énorme

rocher par ses disciples, jusqu'au rebord de la falaise qui domine la route de l'étroite vallée coincée entre deux montagnes. Quand cela était fait, il fait évacuer tout le monde et reste seul à attendre. Peu de temps après, alors que Bouddha suivait la route de la vallée, Devadatta pousse le lourd rocher, le faisant dangereusement chuter vers le cœur de la vallée, où avance le Bienheureux. Voyant tomber le rocher au-dessus de lui, Bouddha fait apparaître un pont rocheux entre les deux montagnes qui entourent la vallée, de sorte à retenir le gros rocher dans sa chute. Celui-ci se fracasse sur le barrage avec une telle violence qu'il se brise en nombreux morceaux. Un des éclats du rocher blesse Bouddha au pied. Lorsqu'il leve les yeux vers le haut, il voit le nuisible Devadatta, qui l'observe au loin, guettant les effets de son terrible acte. Bouddha l'interpelle :

« Devadatta ! Pourquoi, après être devenu moine, vous voulez essayer de me tuer ? Est-ce parce que vous pensez que l'enfer est agréable ? »

Quand les moines voient le pied qui saigne de Bouddha et qu'ils apprennent la nouvelle tentative de meurtre de Devadatta, certains prennent de bâtons pour protéger Bouddha, mais il les rassure :

« Ne vous inquiétez pas ! Personne ne peut tuer Bouddha. Je m'éteindrai seulement par moi-même ; personne ne peut m'y pousser. »

Le docteur Jívaka soigne la plaie de Bouddha. Au bout de trois jours, sa blessure étant totalement guérie, il peut de nouveau aller collecter sa nourriture avec son bol.

De son côté, Devadatta réfléchit à un nouveau stratagème pour éliminer Bouddha.

L'éléphant Nálágiri

Bien décidé à tuer Bouddha, le néfaste Devadatta se met à penser qu'un animal peut effectuer une telle tâche sans se poser de questions. Il décide donc de lâcher un éléphant sur Bouddha. Il cherche le plus sauvage et le plus mauvais éléphant qu'il peut trouver ; un éléphant qui s'appelle Nálágiri. Il lui fait boire de l'alcool pour le rendre encore plus méchant.

Suivi de ses disciples, Bouddha emprunte la route principale, qui se dirige droit vers le centre de la ville. Lorsque Devadatta aperçoit Bouddha arriver au loin avec ses disciples, il fait boire encore un peu

d'alcool à l'éléphant Nálágiri, avant de le lâcher sur lui. Quand l'éléphant s'approche, en apercevant Bouddha, il émet un grand barrissement, qui fait trembler le sol sous ses lourdes pattes. Dans une fureur folle, le puissant animal détruit toutes les maisons et tous les arbres situés aux abords de la route. Rien ne résiste à son passage, même les constructions les plus solides. Il commence à charger le Bienheureux en se précipitant à grande vitesse vers lui et les moines. Les moines qui se trouvent juste derrière Bouddha, voyant l'éléphant se précipiter vers eux à une allure inquiétante, proposent à leur maître :

« Vénérable Bouddha ! Ce féroce animal est très violent et très dangereux. Vous devriez tourner et d'emprunter sans plus tarder un autre chemin.

— Ô moines ! Soyez sans crainte ! Je vais le dompter pour qu'il soit docile. »

Les principaux disciples de Bouddha proposent chacun leur tour de se charger de dompter l'éléphant en demandant à leur maître de rester à l'écart, mais chaque fois il refuse. Tandis que l'éléphant n'est plus qu'à une faible distance de Bouddha et des moines, le moine Ánandá se

propulse d'un bond devant le Bienheureux, choisissant de le protéger au sacrifice de sa vie. Néanmoins, son maître lui ordonne de ne pas rester devant lui.

En même temps, terrifiée par l'éléphant, une femme court avec son bébé dans les bras. Elle le pose tout près de Bouddha, le croyant en sécurité auprès de lui, et continue de fuir. En voyant cette femme courir, l'éléphant la prend pour cible. Bouddha dit alors à l'éléphant :

« Si tu as été lâché, c'est pour me tuer et non pour tuer quelqu'un d'autre. Laisse cette femme tranquille et viens plutôt vers moi ! »

En se retournant vers le Bienheureux, l'éléphant le fixe du regard, prêt à le charger. Cependant, Bouddha lui projete un flot de *mettá* (bienveillance) tellement puissant, que l'animal perd son ivresse (être sous l'effet de l'alcool) et, se sentant envahi par un amour d'une intensité extraordinaire, il perd aussitôt toute malveillance. Il met sa trompe dans la bouche, rabaisse les oreilles et la queue, et s'approche tout doucement de Bouddha, en s'abaissant devant lui. Félicitant l'éléphant, le

Bienheureux le caresse en lui faisant des recommandations :

« À partir d'aujourd'hui, ne sois plus jamais mauvais, ne tue pas ! Sois gentil et bienveillant avec les autres ! »

L'éléphant Nálágiri l'entoure délicatement de sa trompe, en guise de respect et de gratitude. À ce moment-là, tout le monde ressent une immense joie. Les gens se mettent à tellement admirer l'éléphant qu'ils le caressent longuement et lui font des offrandes. Pour terminer, Bouddha donne un enseignement.

Les 5 exigences de Devadatta

Devadatta a un jour l'idée d'ajouter des nouvelles règles à la discipline monastique pour diviser en deux la communauté de Bouddha. Comme cela, il pourra diriger sa propre communauté. Peu de temps après, il se rend auprès de Bouddha lui faire part de cinq exigences, devant une grande assemblée de moines :

« Ô noble Bouddha ! Je vous prie d'ajouter cinq points supplémentaires dans la discipline monastique :

- 1) Que tous les moines vivent isolés dans la forêt.
- 2) Que tous les moines ne mangent que la nourriture obtenue en faisant la collecte.
- 3) Que tous les moines portent des robes faites avec des tissus abandonnés.
- 4) Que tous les moines dorment sous un arbre.
- 5) Que tous les moines soient végétariens. »

Bouddha refuse fermement chacune de ces cinq exigences, et dit à Devadatta :

« Devadatta ! La voie que j'ai enseignée est la voie moyenne. Que les moines qui souhaitent vivre isolés dans la forêt y vivent ! Que les moines qui souhaitent vivre près des villages y vivent ! Que les moines qui souhaitent collecter leur nourriture à l'aide du bol fassent ainsi ! Que les moines qui souhaitent accepter des invitations pour les repas fassent ainsi ! Que les moines qui souhaitent porter des robes faites de tissus abandonnés s'habillent ainsi ! Que les moines qui souhaitent porter des robes neuves qu'on leur

offre s'habillent ainsi ! Que les moines qui souhaitent dormir sous un arbre y dorment ! Que les moines qui souhaitent dormir sous un toit y dorment ! Que les moines qui souhaitent être végétariens le soient ! Que les moines qui souhaitent manger de la viande et du poisson en mangent ! »

La division de la communauté monastique

Comme Bouddha a refusé ses cinq exigences, Devadatta est bien content. Parce que maintenant, il peut facilement diviser la communauté des moines en ajoutant ses propres règles et en prétextant que Bouddha cherche le confort en refusant de les ajouter. Sans attendre, il annonce à tous ceux qui veulent l'écouter :

« Je me sépare de Bouddha, car je tiens à ajouter ces cinq nobles pratiques dans la discipline monastique. Que ceux qui veulent me suivre viennent avec moi ! »

Bouddha essaie de le mettre en garde, mais Devadatta ne veut rien entendre, il est déterminé à diriger sa propre communauté. D'ailleurs, peu de temps après, lui et ses disciples forment une communauté totalement à part de cinq cent moines. Mais comme personne n'appréciait les comportements inacceptables de Devadatta, lui et ses disciples avaient beaucoup de difficulté à obtenir leur nourriture.

La déchéance de Devadatta

Bouddha appelle ses deux principaux disciples, les moines Sáriputtará et Mahá Moggalána, pour leur confier une mission :

« Ô mes chers disciples ! Les cinq cents moines qui ont suivi Devadatta sont entrés dans la communauté, car ils cherchent la paix de *nibbána*. À cause de Devadatta, ils sont sur le point de mettre fin à leur vie de moine, car ils n'ont plus de quoi se nourrir. Allez les voir et enseignez-leur le *dhamma* ! »

Les deux grands moines partent à la rencontre des disciples de Devadatta. Quand ce dernier les voit

arriver, il est rempli de joie, car il pense qu'ils viennent rejoindre sa communauté. Devadatta commence à donner un enseignement à sa manière, qui dure jusqu'à la nuit. Épuisé de fatigue, il part se coucher, en demandant au moine Sáriputta de bien vouloir enseigner à son tour. Il donne un enseignement sur les quatre nobles vérités. Ensuite, le moine Mahá Moggalána donne à son tour un enseignement. Après avoir entendu les deux grands disciples du Bienheureux exposer le *dhamma*, les cinq cents moines présents (sauf les quatre disciples principaux de Devadatta) parviennent à *nibbána*. Au lever du jour, le moine Sáriputta va poliment saluter Devadatta, qui vient tout juste de se réveiller :

« Ô Devadatta ! Nous partons, maintenant. Ceux qui apprécient votre enseignement viendront vers vous, ceux qui apprécient le nôtre viendront vers Bouddha. »

Au moment où les deux grands moines s'en vont, les cinq cents moines présents les suivent. En voyant cela, Devadatta devient fou de colère au milieu des quatre disciples qui lui restent. Également furieux, le moine Kokálika lui donne un violent coup de genou dans la poitrine, en lui disant

qu'il n'aurait pas du accepter les deux grands disciples de Bouddha.

Gravement blessé par son disciple, Devadatta se met à vomir du sang. Il se met à réfléchir à tous ses mauvais actes et à tous les conseils qu'on lui avait faits. Il se remet entièrement en question, et finit par avoir de grands. Il réalise les graves conséquences que ses actes pouvaient causer. Maintenant, il veut aller reconnaître ses erreurs auprès de Bouddha et lui demander pardon. Comme il ne peut pas marcher, il demande à ses quatre derniers disciples de le transporter jusqu'au monastère du Bienheureux, qui était alors à Sávatthi. Juste avant d'arriver, les quatre moines posent Devadatta à terre pour boire dans un étang situé devant l'entrée du monastère de Bouddha.

Pendant que les quatre moines étaient en train de boire, la terre s'ouvre sous Devadatta, et l'aspire lentement, comme une bouche géante qui l'avale en douceur. Pendant qu'il s'enfonce sous la terre, il joint les mains en direction de Bouddha, en lui demandant pardon, avec ses plus sincères regrets. C'est ainsi qu'il plonge dans les enfers, dans lesquels il restera pendant une très longue durée, à cause de ses très mauvaises actions. Cependant, en

raison du puissant *kusala* (acte méritoire) qu'il vient de faire par la pureté de ses dernières pensées, il finira par devenir un être éveillé.

Le dernier voyage

La halte pour boire de l'eau du Gange

Au dernier jour de sa vie, Bouddha voyageait péniblement en raison de sa vieillesse et de sa mauvaise santé, en direction de la ville de Kusináráma.

Après un long trajet, le Bienheureux ordonne une halte, et demande qu'on installe sa robe par terre, pour qu'il puisse se reposer. Une fois qu'il est allongé, il demande au moine Ánandá d'aller lui chercher de l'eau à boire au Gange (grand fleuve qui coule en Asie), car c'est la seule source d'eau dans les alentours. Comme le grand fleuve venait d'être traversé par un grand convoi de chars et de bêtes, l'eau troublée par la saleté était tellement remuée qu'elle était très impropre. Le moine Ánandá revient vers Bouddha pour lui dire :

« Il est mieux que vous ne buviez pas l'eau du Gange, elle est vraiment très sale. Non loin d'ici

coule la rivière Kakudá, où vous pourrez boire de l'eau meilleure.

— Cela ne fait rien, allez me chercher de l'eau au Gange ! »

Le moine Ánandá insiste, mais Bouddha lui répète trois fois d'aller lui chercher à boire au Gange. Il prend donc le bol de son maître et se résigne d'aller lui chercher de l'eau dans le fleuve sale. Au moment même où l'eau impure entre dans le bol, elle devient parfaitement claire, comme si elle se filtrait toute seule. Le moine Ánandá est très étonné. Heureux de ce phénomène prodigieux, il apporte à son noble maître cette eau pure avec laquelle il peut se désaltérer.

L'arrivée à Kusináráma

Lorsqu'ils arrivent à la rivière Kakudá, Bouddha prend son dernier bain, avant de s'installer sous un manguier. Plus tard, lorsqu'il parvient avec ses moines à Kusináráma, il pénètre dans le parc du gouverneur (chef de la région) Mallá. Alors que le Bienheureux aperçoit un lit couvert d'or et orné de pierres précieuses, sur lequel a l'habitude de se

reposer le gouverneur Mallá, il demanda au moine Ánandá de l'installer entre deux arbres. En installant le lit, le moine Ánandá se met à pleurer, car il sait que son noble maître est sur le point de s'éteindre.

La raison principale pour laquelle Bouddha est venu jusque dans cette petite ville avant de terminer sa vie, malgré sa maladie et sa grande fatigue, est qu'il y a ici un ascète, nommé Subhada, prêt à réaliser le *dhamma*. Il ne lui manque qu'un court enseignement que Bouddha va lui délivrer.

Le dernier disciple

Quand arrive l'ascète Subhada et qu'il aperçoit Bouddha de loin, il se met à penser :

« Le renonçant Gotama va disparaître cette nuit. J'ai encore des questions à lui poser. Je vais aller vers lui. »

Quand il demande au moine Ánandá de le conduire auprès de Bouddha pour lui poser quelques questions, il préfère ne pas le laisser s'approcher. Il pense que son maître a besoin de repos. Lorsque l'ascète insiste, le Bienheureux l'entend. Il ordonne à son noble disciple :

« Ánandá ! Laissez venir cet ascète auprès de moi ! S'il a des questions à me poser, qu'il me les pose ! »

Lorsque l'ascète Subhada est amené par le moine Ánandá, il interroge Bouddha sans attendre :

« Renonçant Gotama ! J'ai rencontré plusieurs grands renonçants. Chacun d'eux affirme être un bouddha Éveillé. Cela est-il juste ? Leurs enseignements sont-ils justes ?

— Subhada ! Je n'ai plus beaucoup de temps. Je vais vous enseigner simplement une chose... Dans un enseignement qui comporte les huit éléments de la voie vers l'Éveil, il y a, parmi ses adeptes, des êtres nobles, des individus qui sont parvenus à *nibbána*. Dans un enseignement qui ne comporte pas ces huit éléments de la voie vers l'Éveil, il ne peut pas y avoir d'êtres nobles, parvenus à *nibbána*. Ces huit éléments sont :

1. la compréhension juste (bien comprendre le *dhamma*)
2. la pensée juste (pensée sans avidité, sans jalousie, sans malveillance et sans cruauté)
3. la parole juste (pas de mensonges, pas de médisances, pas de vulgarités, pas de bavardages inutiles)
4. l'action juste (ne pas tuer, ne pas voler, ne pas avoir une méconduite amoureuse, ne pas boire de l'alcool ou consommer de la drogue)
5. le moyen d'existence juste (gagner sa vie honnêtement, en évitant de faire des choses nuisibles)

6. l'effort juste (surmonter et éviter ce qui est malsain, développer et maintenir ce qui est sain)
7. l'attention juste (observation directe dans la réalité)
8. la concentration juste (fixer sa concentration sur une seule chose).

Tant qu'il y a des êtres qui s'entraînent à développer ces huit éléments, il y aura des *arahanta* (êtres parfaitement éveillés, purifiés de toutes les impuretés mentales). Sinon, il ne peut pas y avoir d'*arahanta*. Quand vous vous demandez si un enseignement est juste ou pas, réfléchissez en vous posant cette question : “ Est-ce que cet enseignement comporte les huit éléments qui conduisent à *nibbána* ? ” »

Heureux des paroles du Bienheureux, l'ascète lui demande immédiatement de l'accepter dans sa communauté. L'ascète Subhada devient ainsi le dernier disciple de Bouddha.

Dernières paroles

Le véritable hommage à Bouddha

Plus tard, Bouddha s'allonge sur le côté droit, alors que tous les saules du jardin se couvrent de fleurs, laissant tomber une multitude de pétales, comme de la neige. Certains entourent le Bienheureux de grandes fleurs qui ont un parfum si vif qu'on peut les sentir dans toute la ville. Alors que tout le monde rend un hommage splendide à Bouddha, avec des fleurs d'une immense beauté, il explique à tous ceux qui sont venus lui rendre hommage une dernière fois :

« Ce que vous voyez là n'est pas encore le véritable hommage qui peut m'être fait. Il y a deux façons de me rendre hommage : la façon matérielle et la façon *dhamma*. Le véritable hommage qu'on peut me faire, ce n'est pas de m'offrir des belles choses. C'est de s'efforcer

noblement à la pratique du *dhamma*. Voilà le meilleur hommage qu'on peut me rendre ! »

Le maître après Bouddha

Le moine Ánandá interroge Bouddha :

« Ô noble Bouddha ! Lorsque vous aurez disparu, il n'y aura plus personne à la tête de la communauté monastique. Comment devons-nous nous organiser ?

— Ánandá ! Une fois que je me serai éteint, ne pensez pas que vous n'aurez plus de maître. La discipline monastique (les règles que les moines doivent respecter), et mes enseignements seront votre maître. »

La dernière parole de Bouddha

Le Bienheureux s'adresse à toute la communauté :

« Ô moines ! Si vous avez des doutes, s'il y a des choses que vous ne savez pas, demandez-moi ! N'attendez pas ! Quand je ne serai plus là, il sera trop tard. »

Il répète ce qu'il vient de dire trois fois de suite, mais personne ne lui pose de question.

« Ô noble Bouddha ! Aucun moine n'a de doutes. De tous les moines qui sont ici, il n'y en a pas un qui ne soit pas au moins arrivé une fois à *nibbána*.

— Ô moines ! Je vais dire ma dernière parole : Tout ce qui existe sera détruit un jour (les êtres, les montagnes, les objets, les enseignements, etc.) N'oubliez jamais de vous efforcer au développement de la vertu, de la concentration et de la sagesse. »

Bouddha entre ensuite dans une profonde méditation. Quelques instants après, juste avant l'aube, il entre dans la paix illimitée de *nibbána*, dans laquelle il reste pour toujours, étant donné qu'il n'a plus aucun attachement. À l'instant précis de son extinction, la Terre se met à trembler.

FIN

La vie de Bouddha racontée aux enfants

la vie de Bouddha racontée aux enfants